

# VIE DE SAINT ROMUALD



VCO

## CHAPITRE 1

Saint Romuald, dont nous essayons aujourd'hui de faire connaître la longue existence, comme tous les célèbres fondateurs d'ordres religieux, mérite une particulière attention. Un homme n'est pas suscité de Dieu pour opérer une œuvre considérable, sans avoir reçu des grâces innombrables et sans passer par des épreuves étonnantes. Créer une association sacrée livrée à la prière, à l'apostolat et à la pénitence, se perpétuant de siècle en siècle, quoi de plus sublime ? Mais quoi de plus hardi et de plus difficile ?

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'année de la naissance de saint Romuald. Les uns disent 956 et les autres 907. Toujours est-il que la race ducale des Honesti, de Ravenne, eut en lui un rejeton vigoureux dont l'auréole splendide devait l'illustrer à jamais, en éclipsant tous ses nobles ancêtres. Elevé malheureusement au sein des plaisirs corrupteurs, Romuald fut la triste victime d'un entraînement passionné. Cependant l'action secrète de la grâce provoquait en lui des remords salutaires qui l'accablaient d'inquiétude et le subjuguèrent à certains moments. Alors la pensée d'accomplir de grandes choses pour la gloire de Dieu le saisissait avec force et suscitait en son âme ébranlée des éclairs d'une dévotion généreuse.

A la chasse, se trouvait-il dans un bois solitaire, le voilà se jetant à genoux, la poitrine haletante et s'écriant avec une sainte ardeur : «Heureux les anciens ermites d'avoir vécu en des lieux si favorables à la méditation, loin des embarras de ce monde toujours agité. Ah ! avec quelle quiétude d'esprit et de cœur ne s'élevaient-ils pas sur les aîlés de l'amour divin à la contemplation des vérités éternelles !» Mais, revenant au foyer domestique, Romuald reprenait ses habitudes de mollesse, et oubliait promptement ces transports enflammés.

Un événement tragique brisa pour toujours les brillantes chaînes qui le tenaient esclave des passions acharnées à sa perte.

Le partage d'une prairie avait fomenté la discorde entre l'un de ses proches et son père Serge, dont les idées presque païennes faisaient fi de la religion. Et comme la dispute, s'envenimant de plus en plus, semblait se prolonger indéfiniment, Serge résolut de la terminer par un duel à outrance avec son antagoniste.

– Je veux, dit-il à son fils, que tu m'aides à vaincre et que tu partages mon triomphe.

Celui-ci, épouvanté d'une pareille injonction, refuse obstinément d'y souscrire.

– Prends garde à toi, réplique le père irrité; si tu désobéis à ma volonté, je te déshérite.

Cependant, à force de gémissements et de larmes, il obtint d'assister au combat, comme simple spectateur.

Ô horreur ! Serge perça de part en part son parent, qui tomba raide mort.

A la vue de ce cadavre sanglant, dont il se regardait en partie comme le meurtrier, Romuald fut saisi d'une terreur profonde.

– Ô mon Dieu ! s'écria-t-il, comment expier ce forfait exécrable ? Seigneur, inspirez-moi ce sang versé crie vengeance ! Sur-le-champ il alla s'enfermer dans le monastère bénédictin de Saint-Apollinaire, situé à quatre mille de Ravenne, pour s'y livrer à une pénitence rigoureuse pendant quarante jours.

Il jeûnait, il priait, il pleurait, sollicitant du ciel miséricorde et pardon, lorsque, par une sympathique affection, il s'attacha tendrement au bon frère qui le servait. Ensemble ils s'excitaient à l'acquisition de la vertu. Comparant les amères vicissitudes de la vie séculière avec les douceurs ineffables de la vie monacale, ils concluaient toujours que le bonheur du moine est supérieur à celui du mondain.

Pourtant Romuald n'était pas décidé à prolonger son séjour dans cet asile de paix, au-delà du terme fixé.

- Comment ! lui disait le pieux Frère convers, vous ne voulez pas gagner le paradis ? Sachez-le bien, en retournant dans votre famille, vous vous perdrez inévitablement.

- Est-ce qu'on ne peut pas se sauver dans le monde ? répliquait Romuald.

- Sans doute; mais vous, vous ne le pouvez pas, vous devez rester ici.

Enfin, voyant toutes ses instances inutiles, l'humble frère eut recours à un argument que sa simplicité regarda comme décisif.

- Que me donnerez-vous, s'écria-t-il, si je vous montre saint Apollinaire en personne ?

- Je vous jure, répondit Romuald, que je ne retournerai pas dans le siècle.

- Veuillez donc avec moi, cette nuit, dans l'église.

Ce qu'ils firent.

Prosternés aux pieds du saint autel, ils exhalaient de ferventes supplications, lorsque, vers l'aube naissante, le glorieux martyr leur apparut, au milieu d'un nuage éclatant de lumière, souriant gracieusement, jetant sur eux un affectueux regard.

Romuald sentit son cœur embrasé, et voulut encore tenter l'expérience la nuit suivante.

A la même heure que la veille, l'apparition merveilleuse se renouvela aussi saisissante et aussi belle.

Le jeune homme n'y tint plus; les yeux baignés de larmes, la voix étouffée par les sanglots, devant l'image de la très sainte Vierge, il promit solennellement d'abandonner les grandeurs et les biens périssables, pour s'attacher étroitement à la croix du Christ jusqu'à la mort.

Dès que le soleil parut, il alla supplier l'abbé du monastère de le revêtir au plutôt de l'habit monastique, en lui racontant l'admirable vision dont il avait été favorisé pendant deux fois. Celui-ci, ravi et bénissant Dieu, volontiers aurait accédé à ses désirs; mais il craignait que Serge, dont la violence était bien connue, ne s'irritât en se voyant enlever son unique descendant, sur lequel il fondait les plus riches espérances.

## CHAPITRE 2

Ce refus inattendu contrista le postulant; mais, au lieu de le décourager, l'enflamma d'avantage à poursuivre la réalisation de son généreux désir. Il se rendit immédiatement auprès de l'archevêque de Ravenne, son cousin, lui confia sa résolution inébranlable et le conjura de l'aider à vaincre l'appréhension du supérieur du monastère qu'il avait dirigé lui-même, autrefois, en qualité d'abbé.

L'hiérarque ayant examiné avec une attention scrupuleuse la vocation de son jeune parent, la reconnut véritable. Il s'empressa de dissiper toutes les craintes de la communauté de Saint-Apollinaire, en conseillant la vêtue de Romuald.

Quel ne fut pas le bonheur du pieux novice en recevant cet habit de bure, en échange de ses vêtements de soie ! Il comprit qu'une transformation intérieure, radicale et complète devenait indispensable.

«Je donnerai à mes entrailles, s'exclama-t-il avec le Prophète, un esprit nouveau (Ez 11,19), et je me façonnerai un cœur nouveau (id., 18,31).»

Dès ce moment, on le vit fidèle à tous les points de la règle, toujours exact aux divers exercices monastiques, humble et modeste, cherchant à faire oublier la grandeur de son extraction par une obéissance aveugle. Sans doute il se répétait à lui-même cette interrogation stimulante : «Pourquoi es-tu venu ici ?» C'est ce qui le poussait à gravir la montagne escarpée de la vertu avec tant de zèle et d'allégresse. Il devint, en peu de temps, le modèle accompli de ses collègues, dont quelques-uns, relâchés en leurs observances, se prirent envers lui d'un secret sentiment de jalousie fatale.

Cette jalousie ne pouvait tolérer une sainteté si précoce, qui tendait en se développant à jeter le blâme autour d'elle et à confondre les détracteurs de la

régularité.

Saint Romuald subit cette douloureuse épreuve de la persécution promise par notre doux Sauveur à ceux qui ont tout quitté pour le suivre. Les quelques moines infidèles à leurs vœux, qui le jalousaient, tramèrent l'horrible complot de le faire mourir à petit feu. Par quels moyens ? On l'ignore.

Mais l'un des complices, agité par le remords, vint le prévenir de se tenir sur ses gardes, en lui dévoilant l'affreux secret.

Romuald l'embrassa tendrement, lui pardonna et profita de sa confiance, en surveillant avec attention les actes de ces indignes religieux.

Puis, réfléchissant qu'il lui serait difficile, en une pareille compagnie, de se livrer avec profit à la culture de son âme, il demanda et obtint l'autorisation d'aller rejoindre un ermite nommé Marin, qui vivait caché dans un désert près de Venise.

Marin fut d'abord contrarié de l'arrivée de Romuald, parce qu'elle détruisait les charmes de son existence isolée. Seul il goûtait les béatitudes de cette solitude. L'enchanteuse qui comblait de joie le grand cœur de saint Augustin et lui arrachait cette exclamation pénétrante : « Ô bienheureux séjour, ô seul bonheur ! », tandis qu'en société les accidents de la vie n'avaient plus le même caractère. Dès que nos actions tombent sous le regard d'un témoin, elles perdent, ce semble, de leur innocente spontanéité. Ainsi, du moins, l'entendait Marin, qui, au récit des antécédents du visiteur, ne tarda pas à modifier ses sentiments à son égard.

– Puisque Dieu, lui dit-il, vous a inspiré de venir habiter avec moi et vous a fourni les moyens d'arriver jusque dans ces profondeurs inaccessibles, je consens à vous admettre.

Merci, père, de votre accueil bienveillant, répondit Romuald.

Mais, ajouta l'ermite, j'entends que vous suiviez un à un tous mes mouvements, et que vous ne vous écartiez jamais de ma règle de conduite.

– Père, vous aurez en moi un disciple soumis et obéissant.

– Ne croyez pas que je puisse vous offrir une nourriture semblable à celle du monastère de Saint-Apollinaire. Les racines et les herbes cuites à l'eau sont mon unique aliment; le ruisseau qui serpente à travers la forêt me fournit ma boisson quotidienne.

– Père, cela me suffit.

– Je dors seulement pendant quatre heures, sur un ramassis de feuilles desséchées, au fond de cette excavation, où vous coucherez aussi; car c'est là le logement dont il faudra vous contenter,

En prononçant ces paroles, le solitaire avait attiré Romuald vers l'entrée d'une grotte humide et basse, dans laquelle ils pénétrèrent ensemble. Un crucifix de pierre s'élevait au fond, dominant un autel rustique. A droite, un escabeau de bois, une cruche et le lit; à gauche sera la place de notre Rédempteur, en s'écriant :

– Béni soyez-vous, ô mon Dieu, de m'avoir conduit dans cet asile consacré à la pénitence; accordez-moi la faveur de vous y servir dignement.

Marin joyeux entonna le cantique d'action de grâces, et donna le baiser de paix à son jeune compagnon, non moins joyeux que lui.

La journée de nos deux anachorètes était remplie par des exercices de piété, par la culture de la terre et le chant des psaumes à travers les arbres séculaires.

Or, comme Romuald n'avait pas encore appris tout le psautier par cœur, souvent il se trompait. A chaque mot qu'il omettait, Marin lui déchargeait un coup de baguette sur l'oreille gauche, afin de lui faire remarquer sa faute, comme aussi pour l'exercer à la mortification et à la patience.

Le respectueux disciple supporta cette correction par trop dure et ennuyeuse, sans témoigner la moindre émotion, tant était déjà grand son esprit d'austère obéissance.

Néanmoins ces petits coups répétés ayant formé une plaie qui enlevait l'ouïe à l'oreille gauche, il se permit d'en avertir son maître, en le priant à l'avenir de le frapper sur l'oreille droite. Celui-ci, émerveillé de sa candide ingénuité, s'abstint d'user

de cette méthode rigoureuse, et conçut pour lui une sincère estime, ainsi qu'un tendre attachement.

### CHAPITRE 3

Marin et Romuald, malgré leur éloignement de la société, s'attiraient cependant les applaudissements des gens de bien qui allaient les admirer en s'édifiant.

Le prince Pierre Urséolo, de la fameuse maison des Ursins, élevé contre son gré à la haute dignité de doge de Venise, s'était épris d'une vive sympathie pour nos pieux solitaires. Souvent il aimait à les surprendre et à suivre avec eux leurs saintes pratiques de dévotion, en partageant leurs grossiers aliments.

En ce temps, Guarin, abbé du monastère bénédictin de Saint-Michel de Cuxa, dans les Pyrénées, vint à Venise pour y vénérer les reliques de l'évangéliste saint Marc. Naturellement il se mit en relation avec le dévot gouverneur de la Reine de l'Adriatique, dont la franche et intelligente piété charma son cœur. Après de longues conversations animées par le thème favori de la gloire éternelle, Guarin, développant les tendances vertueuses de Pierre Urséolo, lui déclara que s'il voulait être plus parfait, il devait se hâter de servir Dieu dans un monastère.

Mais sa charge le retenait encore un an. Du reste, cet espace de temps lui était indispensable pour régler ses affaires domestiques. Pierre attendit le retour de Guarin, qu'il appelait le vainqueur de son âme. Le zélé abbé fut fidèle au rendez-vous. Quelle ne fut pas sa surprise ? Au lieu d'un seul compagnon de voyage, il en trouva cinq, savoir Pierre Urséolo, son gendre Jean Mauroceno, son ami Jean Gradonico, Marin et Romuald. Afin de ne pas être reconnu, l'ancien doge feignit d'être le palefrenier des chevaux qui les conduisaient. La religieuse caravane marchait à grandes journées. Passant par Vérone et traversant la Lombardie, elle foula bientôt la terre de France, et longeant la Méditerranée arriva aux confins de l'Espagne, où s'élevait l'abbaye de Saint-Michel. Dès qu'ils aperçurent le port bienheureux du salut, nos voyageurs enthousiasmés quittèrent leur chaussure et marchèrent nu-pieds, en faisant retentir l'air des accents de la reconnaissance. Les moines, frappés de ces chants inattendus, sortirent de leurs cellules et se dirigèrent vers la route : Grande fut leur jubilation, lorsqu'ils aperçurent leur vénérable supérieur escorté de cinq personnes. Après s'être précipités dans les embrassades fraternelles les uns et les autres, mêlant leur voix en un saint transport, ils entrèrent processionnellement dans l'église abbatiale, pour offrir au Seigneur leurs hommages respectueux.

Pierre Urséolo vécut en parfait moine pendant dix-neuf ans, et miraculeusement prévenu de son trépas, mourut canonisé par tous ses frères, à l'âge de soixante-neuf ans. Sa fête, se célèbre au 14 janvier. Une partie de ses reliques repose dans la basilique de Saint-Marc, à Venise, tandis que le reste est entouré de la vénération publique dans le pays de Cuxa.

Si la révolution française n'avait pas détruit les vieilles bibliothèques, nous aurions pu recueillir des documents sur la vie des compagnons du bienheureux doge. Certainement, imitant son exemple, ils combattirent généreusement les combats du Seigneur, et se couchèrent dans le sépulcre, couronnés de mérites et de gloire, enveloppés dans le linceul de la paix.

Malgré leur obscurité, leurs noms brilleront avec éclat jusqu'à l'éternité.

Romuald fut leur digne émule pendant quelques mois; mais Dieu, qui le destinait à jouer un rôle plus important pour la sainteté de son Eglise, le lui révéla à plusieurs reprises et par des inspirations irréfutables. Il lui fit comprendre qu'avant de s'élancer dans la carrière périlleuse à laquelle il le réservait, il devait, comme le soldat vaillant, fourbir ses armes et affermir son cœur contre les assauts de l'implacable ennemi de toute perfection. Avec l'assentiment de l'abbé Guarin, qui entrevit en lui l'instrument de la volonté suprême, il se retira au désert,

non loin du monastère. Là, pendant trois ans, il observa un silence perpétuel, afin de ne pas perdre une seule des intimes communications de l'Esprit divin. Se suffisant à lui-même avec l'aide de la grâce, les relations extérieures lui paraissaient complètement inutiles et même dangereuses. Aussi, quand il remarquait que quelqu'un l'avait entrevu, ou qu'on épiait ses démarches, promptement il se dérobait et s'enfonçait dans les plus épais fourrés du bois, pour dérouter toute poursuite indiscreète.

Ordinairement il passait la journée au pied d'une croix qu'il avait façonnée à l'aide de deux branches d'arbres, et puisait dans la contemplation du glorieux instrument de la rédemption universelle un surcroît d'énergique courage. Son intelligence y recueillait des irradiations mystiques dont il devait plus tard répandre les ardeurs bienfaisantes sur tous ceux qui s'enrôleraient à l'ombre de sa bannière sacrée.

Il faisait ainsi son noviciat dans l'art de gouverner les innombrables enfants spirituels qui lui réclameraient bientôt sa sollicitude paternelle.

Enfin l'heure du labeur sonna.

– Sortez d'ici, lui cria la voix du Seigneur; assez de solitude, assez de silence, assez de perfection personnelle. C'est le temps de paraître sur le vaste théâtre qui vous a été préparé. Marchez hardiment vers la famille religieuse de saint Benoît, dont les membres ont besoin d'une prompte réformation.

Romuald obéit sur-le-champ.

## CHAPITRE 4

Le voilà parcourant la France, visitant les monastères, comme «un géant pour fournir la carrière sainte» (Ps 18,6). Partout où il pose le pied, se manifeste un contentement sincère. En le voyant, les moines semblent lire sur son front la volonté de Dieu, qui le leur envoie comme un pacificateur céleste. Tout d'abord son action réformatrice ne rencontre que la soumission et la docilité. Chacun s'ingénie à reprendre l'ancienne discipline tombée en désuétude et à la faire refleurir pour le salut de son âme et pour la plus grande gloire du Seigneur.

Il devait être beau, le spectacle de cette réorganisation intérieure des familles religieuses, sous l'impulsion sainte d'un inconnu dont toute la force consistait dans l'inspiration de la vertu d'En-Haut.

Cette inspiration ne tarda pas à être contrôlée.

Bientôt la résistance et l'obstination lui opposèrent une fin de non-recevoir qui trompa l'attente du saint ambassadeur, mais ne le découragea pas. A mesure que sa mission devenait plus difficile, plus généreux aussi étaient ses élans pour l'accomplir. De la France il passa en Italie.

Il arriva, un jour, dans un monastère de Toscane, où le désordre était à son comble. En vain demanda-t-il d'abord à voir le supérieur; le supérieur était absent; celui qui le remplaçait n'y était pas non plus. Tous deux, avec quelques religieux, se livraient depuis un mois, dans les bois voisins, à une chasse effrénée. Les autres membres de la communauté profitaient du gibier abondant qu'on leur apportait, pour faire de vrais festins de Balthazard. C'était un scandale permanent.

– Que venez-vous, ici, nous troubler dans nos joyeux ébats ? demandent-ils au saint visiteur. Qui vous a chargé de censurer notre conduite ? Ne sommes-nous pas les maîtres de vivre comme il nous plait ?

– Non, leur répond saint Romuald, un moine n'est pas maître de vivre comme il lui plaît. En s'enrôlant dans une milice religieuse, il a pris des engagements auxquels il ne doit jamais faillir. Il a fait abnégation de sa volonté pour se soumettre à celle de Dieu, manifestée par la règle. Or, vous n'observez pas votre règle, vous êtes donc coupables.

Quelques-uns, qui n'aillaient pas complètement étouffé leurs sentiments pieux, l'entourèrent et parurent accepter ses premiers conseils. Les autres s'en moquèrent.

Le supérieur prévenu accourut avec sa bande joyeuse, et se rangea du parti des récalcitrants. Bien plus, Romuald le réformateur, comme il l'appelait, fut prié de porter ailleurs ses doléances sur le relâchement et de faire entendre autre part ses sermons contre l'irrégularité.

Romuald, fort des injonctions divines, non seulement n'obtempéra pas à cet ordre, mais rappela au devoir les indisciplinés, avec une plus grande énergie.

Ceux -ci, fatigués et ennuyés de ses remontrances, résolurent de le chasser de vive force. Les voilà armés de bâtons, prêts à exécuter ce sinistre projet, ayant à leur tête le supérieur lui-même, lorsque celui-ci, saisi tout à coup de vertige, tombe à terre et expire. Un des assistants, qui voulut le retenir dans sa chute, était aussi tombé et avait rendu l'âme.

L'effroi gagne les révoltés qui, frappés par ce trépas soudain, changent de résolution et vont les larmes aux yeux et le cœur contrit supplier saint Romuald de leur pardonner et d'achever son œuvre de restauration.

Une autre fois, dans un couvent de Venise, où le plus noir complot avait été organisé contre notre saint, trois religieux furent écrasés sous les décombres d'un mur près duquel ils l'attendaient, et qui s'écroula subitement.

Ailleurs, on lui offre un breuvage empoisonné, comme à saint Benoît, et d'un signe de croix il brise le vase qui le contenait.

Ou bien il sort d'un souterrain dans lequel il a été enfermé pour y mourir de faim, alors que la porte avait été solidement murée.

Ici, une puissance invisible le délivre de lourdes chaînes de fer dont il avait été entouré, comme fit l'ange au prince des apôtres dans la prison de Jérusalem.

Là, des chiens furieux lancés sur lui par la malveillance se retournent à l'improviste contre ceux qui méditaient sa mort, et cherchent à les dévorer.

Etrange destinée que celle des saints ! Ils ne peuvent accomplir les œuvres pour lesquelles le Tout-Puissant les a choisis, sans éprouver des contradictions effrayantes. Quoi d'étonnant ! Ne sont-ils pas les mandataires de Celui qui a été crucifié par ceux-là mêmes auxquels il apportait la réconciliation et la paix ?

Pendant ces courses apostoliques, si fécondes en cruelles épreuves, saint Romuald triompha de toutes les difficultés avec un courage héroïque. Impossible de compter les nombreux monastères qu'il réhabilita dans la grâce de leur vocation; mais ce qui est certain, c'est qu'il en éleva cent nouveaux et qu'il peupla les déserts de plusieurs ermitages.

Le démon, cet ennemi juré du bien, devait naturellement s'exaspérer à la vue des merveilles opérées par notre infatigable champion de la sainteté. D'autant plus que pour combattre vaillamment, il est indispensable de s'y préparer et de s'exercer à la lutte. Et, chose remarquable, dans l'action spirituelle, ainsi que l'affirme saint Paul, la vertu se perfectionne par la faiblesse matérielle. Dès lors, l'adoption de la pénitence devient une nécessité.

Saint Romuald jeûnait tous les jours de la semaine, le dimanche excepté. Son abstinence était extrême, puisque, pendant une année, des pois cuits à l'eau formèrent son unique nourriture. La lecture de la Vie des saints le ravissait, et il s'étudiait à en graver dans son esprit les traits les plus minimes, afin de les imiter en toutes choses. Sa ferveur était si vive, qu'il ne pouvait voir quelqu'un sommeiller pendant la prière. Si c'était un prêtre, il ne lui permettait pas de célébrer la sainte liturgie à cause du peu de respect qu'il avait eu pour la présence de Dieu, dont il devait se nourrir.

– Il vaut mieux, répétait-il souvent, réciter un seul psaume avec ferveur, que d'en réciter cent avec nonchalance.

L'obéissance lui plaisait singulièrement et il la recommandait expressément à ses disciples, en leur montrant notre doux Sauveur opérant le salut du monde par l'exercice de cette sublime vertu. Aussi punissait-il avec sévérité ceux qui la transgressaient.

Une fois, un des religieux abandonna le compagnon qu'il lui avait assigné. Pour cette désobéissance, il le condamna, à sa mort, à être enseveli dans une terre profane et non au cimetière béni.

Mais lui-même allait subir les assauts de la fureur satanique et devenir le jouet de cette influence fatale contre laquelle les hommes ne savent pas assez se défendre.

Son esprit s'embarassa d'abord d'une multitude d'illusions paradoxales qui le harcelaient sans pitié.

– A quoi bon, lui criait la voix trompeuse du tentateur, à quoi bon ruiner ta santé, dépenser tes forces pour ces hommes venus auprès de toi uniquement pour se soustraire aux inquiétudes de la vie matérielle ? Tu le vois, ils ne se plient pas avec docilité à tes règlements et à tes ordres. Tu es obligé de sévir quelquefois, de t'irriter. Un rien les arrête dans la grande affaire de la perfection. Crois-moi, abandonne tous ces tracasseries, délivre-toi de ces préoccupations importunes dont tu es assailli la nuit et le jour. Retourne à la maison paternelle, où tu trouveras le bonheur, la joie, les affections sincères. Là, tu seras servi à souhait, tu profiteras des immenses richesses de ton père pour satisfaire tous tes désirs; va, n'hésite point. Du reste, ces pratiques religieuses auxquelles tu t'exerces sont-elles exemptes de ridicule ? Pourquoi te prosterner cent fois le jour ? Est-ce que le Maître souverain n'a pas donné à la créature intelligente une majesté sublime en lui enjoignant de regarder le ciel ? Ces interminables prières qui absorbent les trois quarts de ta journée ne sont-elles pas une pitoyable parodie de la grande supplication de la nature entière ? Les cieux, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent proclament ses louanges; cela n'est-il pas suffisant ? Encore une fois, pars au plus tôt, regagne le foyer domestique, où, comblé de prévenances, entouré de soins, tu te sanctifieras encore plus sûrement qu'au sein de cette famille factice que tu as formée, et qui te cause tant de fâcheux ennuis.

Saint Romuald, aguerré depuis plusieurs années à ces mesquines chicanes, souriait de pitié, en redoublant de ferveur, se rappelant que «Dieu est fidèle, qu'il ne nous laisse pas tenter au-dessus de notre pouvoir, et qu'il octroie la grâce nécessaire pour surmonter la tentation (I Cor 10,13).»

Déconcerté dans sa conspiration malfaisante contre l'intelligence, le malin est prit tourna ses vues vers le côté physique. Ici, se dit-il, je ruinerai les efforts du saint, en abattant ses forces corporelles. Privé de son énergie naturelle, il succombera infailliblement, et forcément il sera désarmé. Alors, il renouvela contre lui ces mille ridicules inventions qu'il avait imaginées jadis pour triompher de la résistance opiniâtre du patriarche des cénobites, saint Antoine. Pendant la nuit, des hurlements féroces réveillaient en sursaut notre saint, un moment épouvanté. Sa cellule s'éclairait de lueurs sinistres qui lui montraient des animaux fantastiques horribles, dressés sur leurs pattes et prêts à se jeter sur lui.

Le bruit épouvantable de lourdes chaînes retentissait sur le pavé, accompagné par des chants lugubres. Des figures grimaçantes, aux yeux hagards et fixes, s'approchaient de sa modeste couche, et lui imprimaient des secousses désordonnées, puis le renversaient en faisant entendre des éclats de voix rauques. Quelquefois aussi, la scène était enchanteresse : c'étaient de jeunes femmes couronnées de fleurs odoriférantes, aux yeux pleins de douceur, se tenant par la main, chantant agréablement et le conviant à se mêler à leurs danses ignobles.

Des anges ravissants de beauté lui apparaissaient aussi, l'invitaient à boire une liqueur noirâtre, qu'ils appelaient du nectar et dont les gouttes versées lui brûlaient le corps, en répandant une puanteur infecte.

Pendant le jour, des fantômes de toute espèce le tracassaient de leurs poursuites importunes. Dans sa cellule, à l'église, à la campagne, il sentait tout à coup l'haleine empoisonnée d'un religieux aux traits repoussants qui provoquait le dégoût et l'horreur. Souvent ces spectres hideux le battaient à coups redoublés, et le laissaient pour mort; ils lui déchiraient le visage avec leurs ongles aigus, lui tiraient les cheveux et la barbe, le frappaient sur la tête sans miséricorde, le foulaient aux pieds, cherchant à l'étouffer.



Romuald acceptait ces mauvais traitements avec une condescendance admirable, et s'écriait avec fermeté :

– Ô ennemi, tu as été chassé du ciel, et tu viens au désert ! Va, vilain serpent, tu as déjà reçu ce qu'il te faut. Je ne te crains pas; tu es trop lâche pour continuer tes tentatives sur un pauvre serviteur de Dieu qui te méprise, et n'a pas d'autre désir que celui d'être agréable à son Maître.

Ces vertes exclamations couvraient Satan de honte, et ne pouvant supporter le regard courroucé de sa victime, il fuyait précipitamment et disparaissait.

Alors Jésus Christ, le grand rémunérateur de ceux qui combattent avec courage, se montrait dans tout l'éclat de sa splendeur à son disciple généreux, pour l'inonder de douces consolations et le couronner des palmes de la victoire.

– Tu as bien mérité de moi, ô Romuald, mon fils chéri, lui disait-il, persévère, je ne t'abandonnerai jamais !

Voir Jésus Christ et l'entendre, n'est-ce pas là une récompense inappréciable ! Quel bonheur !

## CHAPITRE 5

Le Seigneur réservait à l'intrépide athlète des consolations non moins suaves. Demandez à un apôtre si son cœur est heureux lorsqu'il a eu le bonheur de conquérir une âme, après un travail pénible et long.

– Ah ! vous répondra-t-il, mes peines ont été largement payées. Gloire à Dieu !

Non loin du lieu témoin des glorieux combats de notre saint, s'élevait un manoir somptueux dans lequel le jeune et riche comte Oliban ou Olivier, comme le nomment certains historiographes, passait sa vie aux amusements frivoles et désordonnés. Les plaisirs y succédaient aux plaisirs, avec un entrain scandaleux dont toute la contrée flétrissait les inconvenances blâmables. Fier et hautain, le comte exaspérait ses vassaux et ses serfs par les abus d'autocratie les plus criants. Aucun de ses ordres, quelque cruel qu'il fût, ne devait être apprécié par personne, et surtout ne subir un refus. Malheur à l'imprudent assez osé qui se serait permis une juste observation à l'instant les archers le jetaient dans les sombres abîmes du donjon, où souvent l'attendaient les horribles tourments d'un trépas douloureux causés par la faim et par la soif. Le laborieux cultivateur qui avait arrosé son modeste héritage de ses sueurs prolongées tremblait à chaque instant, lorsqu'il entendait le cor de chasse annonçant la meute des chiens courants; car rien n'était respecté, tout était ravagé impitoyablement.

On racontait aussi des exactions exorbitantes qui blessaient les simples principes du christianisme et de la justice ordinaire.

Saint Romuald gémissait de la conduite inqualifiable de son puissant voisin, avec lequel un événement assez curieux le mit en relation.

Il pria, un jour, dans la cellule rustique qu'il s'était construite à l'endroit le plus reculé de la forêt, lorsqu'une biche timide se jeta dans ses bras en gémissant. La petite bête effrayée semblait, de son regard larmoyant, implorer sa protection compatissante. Une flèche empennée était fixée dans son flanc ensanglanté.

– Pauvre créature du bon Dieu ! s'écria notre cénobite au cœur sensible; ah ! quel est le méchant qui ta percée si cruellement ? Va, ne crains plus, je te guérirai de ta blessure.

Et ce disant, il enleva doucement le dard, conduisit la biche au ruisseau le plus proche pour éteindre la plaie, qui se ferma instantanément.

La charmante bête lui lécha longtemps les mains en signe de reconnaissance, s'agita avec joie sur ses jambes légères, en poussant des bêlements multipliés. Elle ne le quitta plus.

Mais des voix criardes, des aboiements lointains se faisaient entendre et paraissaient se rapprocher. L'animal tremblant se pressait contre son protecteur, qui le caressait, en lui répétant :

- Bonne petite bête, n'aie point peur, je te défendrai.

Cependant, à travers le fouillis, les arbustes craquaient, les cris devenaient plus perçants, lorsqu'enfin apparut une troupe de chasseurs à l'arc bandé, entourés de nombreux chiens haletants. Quelle ne fut pas leur stupeur de se trouver en face du vénérable patriarche qui, cachant la biche dans les plis de sa robe, arrêta leur élan par cette charitable interpellation :

- Mes frères, cessez vos poursuites contre cette innocente proie que le Seigneur a placée sous ma protection.

- Non, non, répondirent-ils, elle appartient à notre maître, nous devons la lui porter.

- Et qui est votre maître ?

- Le seigneur Oliban.

- Où est-il ?

- Dans son château.

- Je vous y accompagne.

Et voilà cet étrange cortège qui se met en marche en silence. Oliban, l'apercevant du haut de sa terrasse crénelée, d'où il avait suivi ses hommes d'armes d'un œil impatient, ne savait que penser. Saint Romuald, l'abordant avec une respectueuse simplicité, lui expliqua l'aventure, et le comte, se départissant de sa sévérité, l'engagea à se reposer dans sa demeure, en lui accordant de garder la biche auprès de lui. Le serviteur de Dieu, enhardi par cette réception bienveillante, profita de la circonstance pour traiter l'important sujet du salut. De sa bouche éloquente tombèrent des arguments irrésistibles et convaincants.

- Ah ! s'exclama le comte subjugué, vous m'émouvez vivement, vénéré Père; comment arracher mon âme aux fascinations innombrables qui la tiennent enserrée ? Que dira-t-on de ce changement si prompt et si extraordinaire ?

- Seigneur, on louera votre retour vers la vertu, on proclamera votre générosité, vous serez estimé de tous.

- Eh bien ! qu'il soit fait selon vos désirs ! s'écria Oliban, les yeux remplis de larmes, en se prosternant à deux genoux et implorant la miséricorde divine.

Cette suprême miséricorde ne vous trahira pas, poursuivit Romuald; sous son égide tutélaire vous deviendrez l'ami du Tout-Puissant.

La prédiction s'accomplit à la lettre.

Quelques mois après cette entrevue, qui fut suivie de plusieurs autres, le comte converti vendit ses biens, en distribua le prix aux malheureux et se rendit à la célèbre abbaye du Mont-Cassin, où, sous l'humble bure d'un moine fervent, il vécut et mourut en odeur de sainteté.

Une autre conversion non moins remarquable, mais bien plus agréable au cœur de notre saint, fut celle de son propre père Serge. Serge, lui aussi, était un fervent adepte de cette grande conjuration du mal qui attente aux lois de l'honneur, de la justice et de la probité. Toujours en quête de nouvelles jouissances, il heurtait, sans façon, ce qu'il y a de plus respectable, pourvu que sa passion fût assouvie. Dès lors des querelles pernicieuses et souvent fatales assombrissaient de plus en plus son caractère hautain, en l'aigrissant contre tous.

Le contraste de sa vie licencieuse avec celle de son vertueux fils ressortissait plus frappante aux yeux de ses concitoyens, vers lesquels la renommée apportait de temps en temps le bruit de labeurs incessants et de méritoires actions.

Mais le fils réclamait, avec larmes, du Dispensateur des miséricordes célestes, le retour à la grâce de son malheureux père égaré.

- Ô mon Dieu ! répétait-il en gémissant, faites éclater dans cette intelligence aveuglée le rayon de votre lumière éternelle; infusez dans cette âme troublée qui m'est si chère le feu de votre amour; ramenez-la vers les sentiers de la vertu; exaucez, je vous en conjure, mes humbles supplications. Je vous offre, à cette intention, le modeste fruit de mes œuvres; acceptez-le comme une réparation.

La grâce reprit enfin tout son empire sur l'infortuné Serge. Mesurant la profondeur de l'abîme creusé par ses méfaits, il se releva de son abjection, avec une

fermeté persévérante qui lui rendit l'estime universelle. Grande fut la joie de Romuald en apprenant cette consolante transformation. Selon son habitude lorsqu'un sentiment véhément le saisissait, il se prosterna à deux genoux, en entonnant le chant de la reconnaissance. Ainsi s'accomplissait la parole prophétique d'Ézéchiël : «L'âme du père est à moi, dit le Tout-Puissant, comme l'âme du fils» (Ez 18,4).

Serge, après avoir édifié pendant quelques mois la cité de Ravenne, qu'il avait tant scandalisée, se retira non loin, dans le cloître de Saint-Sévère, pour y expier ses désordres passés. Jaloux de sa ferveur, le démon ne tarda pas à l'importuner par des pensées de découragement. Ce fut tellement fort, qu'il songea à quitter sa cellule pour retourner dans son palais.

A cette fâcheuse nouvelle, Romuald n'hésita pas à venir relever le moral de son père découragé. Mais la chose n'était pas aussi facile qu'il le croyait. Bien qu'il vécût séparé du monde, sa présence n'en était pas moins une bénédiction pour le pays catalan. Lorsque sa résolution de gagner l'Italie fut connue, les habitants affligés accoururent en foule auprès de lui, pour le supplier de ne pas l'exécuter.

– Ah ! leur répondit-il, l'âme de mon père m'est trop chère, sa persévérance me tient trop au cœur, impossible de souscrire à vos désirs.

– Non, non, vous ne partirez pas.

Il est beau de voir combien la sainteté réelle provoque l'amour. Voilà un pauvre solitaire devenu l'esclave de la volonté publique, aux prises avec une population qui le vénère comme un médiateur puissant entre elle et le ciel.

– Laissez-moi libre d'aller reconforter mon père, demanda encore notre saint.

– Vous ne partirez pas ! Tel fut le cri universel.

Il semblait à ces braves gens que la disparition de Romuald leur ravirait tous les trésors célestes. A tout prix ils voulaient le garder au milieu d'eux. On ne croirait jamais à quelle détermination effrayante ils s'arrêtèrent. Vif ou mort, il faut le conserver. Donc, se dirent-ils, s'il persiste dans son dessein, tuons-le : son corps sera pour nous une précieuse relique et un préservatif contre tous les maux qui peuvent nous assaillir.

Romuald, ayant connaissance d'une entreprise aussi brutale qu'extravagante, usa du stratagème dont David se servit en pareille circonstance, en contrefaisant l'insensé. Quand on lui parlait, il répondait par des mots incohérents, sans suite et sans rapport avec les questions qui lui étaient adressées. D'autres fois, il gardait un profond silence, en promenant ses yeux çà et là. Ou bien, riant aux éclats, il se mettait à courir précipitamment, et après une course effrénée il tombait à terre. Par intervalle, il agitait vivement ses bras, se trémoussait, en poussant de grands cris. Enfin, il fit si bien, que le peuple, convaincu de son imbécilité, perdit toute considération à son égard et peu à peu le délaissa complètement, n'ayant plus pour lui que de la pitié.

Libre de toute entrave, le serviteur de Dieu se mit en route pour l'Italie et parvint à Ravenne en 994, on ignore le mois et le jour. Son premier soin fut de visiter son père. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se pressèrent avec une émotion facile à comprendre, en versant des larmes abondantes.

– Mon père, mon père, s'écria Romuald, pourquoi songez-vous à vous dépouiller de ce vêtement de salut, pour reprendre les habits de perdition ? Est-ce que les avantages de la vie religieuse ne surpassent pas les immenses déceptions du monde ? Vous qui avez servi ce maître si exigeant avec tant de complaisance, ne savez-vous pas qu'il tue par la honte et par le mépris, tandis que le Maître adorable de nos âmes les enrichit chaque jour de nouvelles parures, en les comblant de jouissances ineffables ?

Ces exhortations attendrissantes subjuguèrent Serge, qui reprit généreusement les saints exercices de la vie monacale; et jusqu'à son dernier soupir, donna l'exemple des plus pures vertus. Son nom est inscrit au catalogue des bienheureux.

Telle fut la récompense de la piété filiale de saint Romuald, à laquelle, suivant la promesse divine, se joignit une longue vie, abondante en fruits précieux pour l'éternité.

## CHAPITRE 6

Le cœur tranquille et content, saint Romuald s'éloigna, et toujours entraîné par son instinct de la solitude, se bâtit une petite cahute dans les marais de Classe. Le démon l'y suivit, pour lui susciter de nouvelles inquiétudes. Cette fois, il enveloppa son esprit d'une noire mélancolie. A travers ce voile sombre, tout lui paraissait triste et fatigant. La prière avait perdu ce charme ravissant qui l'inondait des plus douces satisfactions intérieures. Un ennui mortel l'écrasait comme un lourd fardeau. Il aurait pu s'écrier avec notre Sauveur au jardin des Olives, sous le poids accablant de nos iniquités : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. »

Cette tristesse aurait dû le rendre insouciant pour tous ses exercices de piété; mais lui, la secouant, quoique avec peine, n'en négligeait aucun.

– Ah ! tu ne veux pas m'écouter, lui cria le démon; attends, j'aurai raison de ta résistance.

Et, saisissant un bâton, il le frappa rudement pendant de longues heures. Perdant connaissance sous ces coups redoublés qu'il endurait avec joie pour l'amour de Jésus Christ, Romuald répétait du fond de son cœur :

– Ô mon doux Sauveur Jésus, pourquoi m'avez-vous donc entièrement livré à la puissance de mes ennemis ?

A peine eut-il proféré ce cri de désolation, qu'il recouvra la paix. Non pas que le tentateur cessât ses attaques; mais, fortifié par la grâce divine, Romuald se moquait de ses stratagèmes, et lui jetait à la face ces interpellations ironiques :

– Quoi ! vos ruses sont épuisées, votre vigueur est éteinte ? N'avez-vous plus d'armes à essayer contre un pauvre serviteur de Dieu ? Allons, courage, avancez !

Mais le démon n'avança plus. Seulement il s'ingénia à lui faire indirectement la guerre, en soulevant contre lui ceux qui l'entouraient.

Notre infatigable créateur de maisons religieuses avait édifié à Sarsine un monastère grandiose en l'honneur de l'archange saint Michel. Les moines qu'il y admettait devaient particulièrement vénérer et imiter ce chef des légions célestes; comme lui, se préoccuper sans cesse de la gloire de Dieu, la défendre et la développer par une ardente dévotion. Plusieurs fois le jour ils répétaient : « Michel et ses anges combattaient contre le dragon (Apo 12,7) », afin de s'exciter mutuellement à en faire autant.

Saint Romuald leur servait de modèle, tout en demeurant dans une cellule isolée pour ses exercices particuliers.

Un jour, un riche marquis lui envoya une aumône considérable; et le saint, sachant la misère de plusieurs monastères voisins, la leur partagea sans garder une seule obole pour le sien.

Ainsi le conseille la loi de la charité parfaitement désintéressée.

– Eh ! comment ? murmurèrent quelques mauvais religieux, est-ce que nos besoins ne sont pas aussi urgents que ceux des autres ? N'aurions-nous pas dû avoir la plus grande portion de cet argent, sinon la totalité ? C'est pour nous qu'il a été donné.

Des murmures sourds et cachés, ils passèrent aux invectives grossières et flagrantes.

– Quoi ! osèrent-ils dire à leur généreux fondateur et père, vous recevez des aumônes pour nous, et vous les distribuez à des étrangers ? Où est votre cœur; ou mieux, où est votre intelligence des choses les plus vulgaires ?

Mes chers amis, répondit notre saint, avec sa douceur inaltérable, en agissant ainsi j'ai obéi aux simples règles de la charité; ici, rien ne nous manque, nous sommes abondamment pourvus de tout, tandis que nos frères ailleurs sont réduits à la misère.

– Non, non, répliquèrent les murmureurs insolents, nous n'entendons pas vos raisonnements absurdes; nous ne voulons plus d'un imbécile supérieur comme vous.

Allez où bon vous semblera, débarrassez-nous au plus tôt de votre présence importune.

Ce disant, ils le chassèrent. C'était en plein hiver. Dieu ne tarda pas à châtier ces téméraires : la nuit suivante, une neige épaisse tomba en si grande quantité, que le toit du couvent s'effondra sous son poids et les blessa tous grièvement. De grand matin leur chef, étant allé à un hameau voisin pour chercher du secours, passa sur le pont de la rivière Savio, tomba dans l'eau et s'y noya.

Chassé par les siens, Romuald se mit à la recherche d'une retraite impénétrable. Fatigué qu'il était de toutes les vicissitudes causées par la malice humaine, il songeait à ne plus travailler qu'à son salut personnel, sans s'inquiéter, à l'avenir, de celui de son prochain. C'était là, il faut l'avouer, du découragement. Aussi le Seigneur le pénétra soudain d'une frayeur mortelle, et il entendit une voix intérieure qui le lui reprochait en le menaçant de la réprobation, au jugement dernier, s'il ne changeait pas de sentiment.

Immédiatement il rebroussa chemin vers ses religieux qui, tout honteux de leur abominable conduite, si providentiellement flétrie, et presque tous atteints par la chute de la charpente de la maison, sollicitèrent de sa paternelle charité le pardon de leurs offenses, en promettant de se corriger.

Mais, quelque résigné que soit un homme à subir les épreuves, cependant, à cause de sa résignation et de sa contrainte, ses forces physiques finissent par être ébranlées, surtout s'il ajoute à ces épreuves des souffrances volontaires, comme les macérations, les veilles et les jeunes, et s'il respire la nuit et le jour une air malsain.

Les miasmes paludéens dont il avait humé la dissolvante décomposition, pendant plusieurs années, causèrent à notre saint une de ces maladies fatales qui mènent inévitablement au tombeau. Son estomac affaibli ne pouvait plus garder aucune nourriture, de sorte qu'en peu de temps il fut réduit à la dernière extrémité.

C'est alors qu'on parvint à vaincre son humilité, pour l'engager à accepter les ordres sacrés. A mesure qu'il gravissait l'échelle du sacerdoce, une amélioration très prononcée se manifestait dans sa santé, et le jour où il eut le bonheur de monter au saint autel, pour y offrir l'adorable Victime, il se sentit complètement guéri. Tant il est vrai que toujours la vertu des sacrements influe sur le corps pour en réparer les ruines, lorsque l'âme bien préparée les reçoit dignement.

En ce temps là, l'abbaye de Classe perdit son abbé, dont la nomination appartenait à l'empereur Othon III, prince éminemment pieux, qui préféra laisser aux religieux le choix de leur chef. C'était plus juste et plus rationnel. D'un commun accord, ils élurent Romuald. L'empereur en fut si heureux, qu'il voulut lui-même l'annoncer au serviteur de Dieu, alors retiré dans l'île de Pérée, à quatre lieues de Ravenne. Le cortège impérial arriva vers le soir, au grand étonnement de notre humble anachorète, qui ne s'attendait pas à une pareille visite.

- Eh ! seigneur, dit-il au prince, d'où me vient l'honneur de vous recevoir dans ma pauvre retraite ? Comment pourrai-je vous traiter dignement et convenablement, vous et votre suite ?

- Ne vous troublez pas, Père vénéré, répondit Othon en lui baisant la main, nous venons pour avoir le bonheur de vous voir; nous nous contenterons de tout ce que vous nous offrirez.

- Hélas ! au moins vous offrirons-nous, de bon cœur, notre modeste nourriture et le misérable lit de paille sur lequel je passe habituellement la nuit.

- Oh ! fit l'empereur, c'est plus qu'il en faut à un mortel comme moi.

Le lendemain, au point du jour, Othon invita Romuald à l'accompagner jusqu'à Classe, sans lui confier encore son élection. Ce fut seulement à l'abbaye même qu'il le lui annonça. A cette communication, notre saint se troubla profondément, et demanda avec larmes qu'on ne lui imposât pas la dignité d'abbé; mais ces supplications furent inutiles. Tous lui répétaient :

- C'est la volonté de Dieu ! c'est la volonté de Dieu !

Devant cette affirmation réitérée, il finit par consentir. Immédiatement on le mit en possession de sa charge.

Quel était le cérémonial de la bénédiction d'un abbé à cette époque ? On ne le sait pas exactement. Ce qui est certain, c'est qu'assis sur le siège abbatial, crosse en main, au milieu du chœur de l'église, le nouvel abbé recevait les hommages de tous les religieux, qui venaient l'un après l'autre se prosterner devant lui et prononcer une formule d'obéissance. Il parcourait ensuite le monastère, dont les clés lui étaient remises, et s'installait dans sa cellule, située ordinairement au fond du grand corridor, afin de mieux surveiller la communauté, comme aussi pour recevoir plus facilement chacun de ses membres. C'est ainsi que l'indique son nom, abbas, le père de famille placé au milieu des siens, toujours prêt à consoler les uns, à fortifier les autres, pansant toutes les blessures, et comme le bon Samaritain y versant délicatement l'huile onctueuse de la charité, qui lie entre eux tous les cœurs.

De plus, l'abbé est l'administrateur des biens temporels. Il veille sur la culture des terres, à laquelle il préside lui-même. Maniant la bêche et la pioche, il sait adroitement stimuler l'ardeur de ceux qui seraient tentés de succomber à la paresse naturelle. Le premier aux exercices, le dernier couché, il s'inquiète du moindre malaise de l'un de ses enfants. Quand la maladie en retient quelqu'un sur son grabat, sa tendresse alors lui suggère des sollicitudes ineffables. Et si, comme l'a dit Tertullien, du grand Maître de la vie, personne n'est aussi mère que Dieu, l'abbé, lui, devient aussi une vraie mère.

Tel fut notre saint abbé, pendant deux ans. Malheureusement son zèle rencontra encore des récalcitrants qui le dégoûtèrent de la supériorité.

## CHAPITRE 7

Ainsi que nous l'avons vu, la nomination de l'abbé de Classe appartenait à Othon III; il était donc tout naturel que Romuald se démît entre ses mains et lui portât son abdication. A cette époque Othon faisait le siège de Tivoli.

– Je viens, lui dit le saint abbé, vous rendre la crosse que je tiens de votre munificence. Confiez-la à quelqu'un qui sache mieux s'en servir que moi.

– Dieu me préserve de l'accepter, répondit le prince; gardez-la, et longtemps encore.

– Non, non, fit Romuald, je ne la garderai pas, parce que je désire uniquement me perfectionner moi-même, sans avoir le souci du salut des autres.

L'empereur et l'archevêque de Ravenne Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II, qui étaient présents à cette entrevue, joignirent vainement leurs instances pour changer sa résolution. Le serviteur de Dieu, à bout d'arguments, déposa la crosse aux pieds d'Othon et disparut.

Le jour même, les assiégés succombèrent. Condamnés au pillage pour avoir assassiné le gouverneur Mothelin, représentant de l'empereur, ils expédièrent un courrier à la poursuite de Romuald, afin de le supplier de venir les sauver de ce châtiment. Le courrier le ramena, en effet, et grâce à son intervention la ville fut sauvée. Il obtint même le pardon de Crescent, sénateur romain, qui avait été l'instigateur de la révolte, mais à la condition qu'il se rendrait en personne. Tham, l'un des ministres, fut chargé de lui transmettre le verdict impérial, sur la foi du serment. Crescent, plein de confiance en la parole d'honneur de son souverain, arriva avec sa femme. Mais, hélas ! Othon, infidèle à ses promesses, lui fit trancher la tête. Bien plus, il ne respecta pas sa veuve infortunée. Ainsi remporta-t-il deux injustes et infâmes trophées de la ruine d'une maison.

Mais le remords, ce cruel et légitime bourreau de la conscience coupable, ne se fit pas attendre. Othon et Tham, harcelés par des tourments indicibles, prirent Romuald pour intercesseur entre Dieu et eux.

– Publics ont été vos horribles forfaits, leur observa-t-il, et publique aussi doit être votre pénitence. Vous, ministre trompeur, vous passerez le reste de vos jours dans un monastère; et vous, ô empereur infidèle à votre parole, sans respect pour une femme malheureuse, vous irez, nu-pieds, de Rome au sanctuaire dédié à

l'archange saint Michel, sur le mont Gargan, dans La Pouille, et vous passerez tout le Carême dans le monastère de Classe, revêtu de la haire, couchant sur une simple paillasse.

Tous deux se soumirent à ces injonctions assez dures, sans faire la moindre observation.

Telle était alors la haute puissance de l'Eglise, devant laquelle grands et petits s'inclinaient avec la plus révérencieuse déférence. Ah ! la foi, ce brillant flambeau des âmes, n'était pas encore envahie comme dans notre âge par les obscures ténèbres de l'erreur et de l'irrégion. Personne n'avait l'idée d'en attaquer les éléments indiscutables. Les pratiques religieuses n'étaient pas l'objet des sarcasmes moqueurs; on les vénérât en les exerçant, comme la consécration indispensable du salut et de l'immortalité.

L'obséquieuse soumission d'Othon et de Tham, son favori, produisit un effet salutaire sur le cœur des courtisans dont ils étaient environnés. Plusieurs de ces heureux seigneurs renoncèrent à leur position élevée pour devenir les humbles disciples de saint Romuald. Ensemble ils s'excitaient à suivre ponctuellement les leçons du maître, et à gravir avec un noble élan la colline mystique de la perfection.

A la tête de cette phalange ascétique se distinguait le jeune Boniface, fils du roi de Pologne et proche parent de l'empereur Othon, qui le chérissait tendrement et l'appelait : «mon âme». Boniface avait reçu du ciel des talents merveilleux. Poète et orateur distingué, il cultivait avec succès tous les arts libéraux, surtout la musique, dans laquelle il excellait principalement. Son cœur brûlant ne reculait devant aucun sacrifice. Avant son entrée en religion, ayant visité une vieille église dédiée à son patron le saint martyr Boniface :

– Oh ! s'écria-t-il avec animation, moi aussi, m'appelant Boniface, est-ce que je ne devrais pas devenir martyr de Jésus Christ ?

La renommée de ses vertus s'étant répandue jusqu'à Rome, le pape, qui méditait la prédication de l'Evangile en Russie, l'appela auprès de lui, pour lui confier cette difficile mission. Saint Romuald se sentit tout heureux de voir un de ses enfants ainsi prédestiné à la conversion d'une grande nation. Après lui avoir donné sa bénédiction :

– Allez, lui dit-il, où le successeur de Pierre, le représentant de notre Seigneur Jésus Christ vous envoie; prêchez les excellents bienfaits de la rédemption à ces peuples encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et, s'il le faut, versez votre sang en témoignage de votre foi.

Enhardi par ces exhortations paternelles, le disciple partit pour la capitale du monde chrétien, afin de recevoir les ordres du souverain pontife. Là, malgré son refus, il fut élevé à la dignité d'évêque et se dirigea promptement vers la terre qu'il devait arroser de ses sueurs et de son sang. Arrivé à la frontière, il abandonna le cheval sur lequel il était monté, et marcha nu-pieds, malgré le froid excessif de ces parages glacés. «Oh ! qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent les biens célestes et annoncent la paix ! (Rom 10,15).»

Boniface vit les premiers essais de son zèle couronnés de succès. Aucune contradiction ne s'éleva contre ses paroles, qu'il corroborait, il est vrai, par une sainteté vraiment remarquable. Plusieurs se groupèrent autour de la croix et demandèrent le baptême. Allant de ville en ville, l'ardent apôtre parvint enfin auprès du monarque russe lui-même, qui, le voyant couvert de vêtements en lambeaux, les pieds nus, s'imagina qu'il se livrait à ce métier de prédicateur pour ramasser de l'argent. Il promit en même temps de subvenir largement à sa pauvreté, s'il se dépouillait de cette vanité déplacée.

Boniface courut sur-le-champ vers la maison hospitalière où il avait été reçu, se revêtit de ses splendides ornements pontificaux, et revint au palais du roi. En l'apercevant si richement vêtu, celui-ci s'écria :

– Ah ! maintenant nous comprenons que ce n'est pas la pauvreté qui vous a poussé à une vaine doctrine, mais bien l'ignorance de la vérité. Cependant, si vous voulez que nous ajoutions foi à vos affirmations, construisez un bûcher, mettez-y le

feu, et passez au milieu. Si vous êtes tant soit peu atteint, nous vous livrons aux flammes; si, au contraire, vous en sortez sain et sauf, nous croirons tous à votre Dieu immédiatement.

Le bois est apporté, on l'entasse, on l'allume. L'intrépide apôtre n'hésite pas à se placer au milieu de cette fournaise pétillante, couvert de la chasuble, comme s'il allait célébrer les saints mystères. Il y reste pendant quelque temps, enveloppé de toutes parts d'un nuage de feu.

- Sortez, lui ordonna le roi.

Et il sort rayonnant d'une beauté céleste, n'ayant pas eu même un cheveu brûlé.

A cette vue, le prince et tous les assistants, saisis d'une respectueuse vénération, se précipitent à ses genoux, en versant des pleurs, et demandent avec instance à être régénérés dans les eaux du baptême. La multitude était si considérable, que le saint fut obligé, pour ne pas manquer d'eau, de la conduire sur le bord d'un lac voisin.

Malheureusement un des frères du roi ne suivit pas le mouvement général. Bien plus, il s'irrita de l'estime dont l'apôtre était entouré et jura sa perte. Boniface, désirant le calmer et l'amener au giron de l'Eglise catholique, alla le trouver. Séance tenante, quelques affidés le garrottèrent et lui tranchèrent la tête. A l'instant le frère du roi devint aveugle, perdit tout sentiment, et lui et ceux qui avaient servi sa haine demeurèrent semblables à des statues de pierre.

Averti de ce qui venait de se passer, le roi accourt, les sanglots oppressent sa poitrine.

- Oh ! s'écrie-t-il, quel supplice infliger aux assassins de mon tendre ami, du sauveur généreux de mon âme ? Que mon frère et ses vils complices soient passés au fil de l'épée, qu'ils meurent.

Mais, arrivé dans le lieu du forfait commis, et voyant son frère et ses complices raides, immobiles et sans mouvement :

- Mon Dieu dit-il, inspirez-moi. Ne vaudrait-il pas mieux que ces misérables scélérats profitassent de votre infinie miséricorde et reprissent un moment connaissance pour obtenir leur pardon ?

Ainsi voulait-il leur ouvrir la porte du salut. Il se prosterne avec son cortège, et par une fervente supplication il demande cette grâce au Seigneur, protestant que s'ils ouvrent les yeux à la lumière de la foi, en détestant leur abominable crime, il ne leur sera rien fait; mais que s'ils restent obstinés dans leur erreur, ils périront par le glaive.

La prière durait depuis longtemps et paraissait impuissante, lorsque tout à coup les assassins reprennent leurs sens.

- Ô infortunés que nous sommes ! nous avons frappé le serviteur de Dieu ! Nous voulons être baptisés.

On accède à leurs désirs. Tous ensemble, ils prennent la résolution d'élever de leurs deniers, là où ils sont versé le sang du martyr, une grande basilique en son honneur.

- Si je voulais, ajoute saint Pierre Damien après avoir raconté ces traits admirables, rapporter tout ce que j'ai appris sur ce vaillant martyr, ma langue en serait fatiguée, car la matière abondante ne manquerait pas.

Remémorer ainsi les actions éclatantes des enfants, n'est-ce pas rehausser la gloire du père ? A saint Romuald revient l'honneur de les avoir formés. Plus la doctrine est sublime, plus est grand le maître qui l'a enseignée.

Les faits suivants le prouveront encore.

Le roi de l'Esclavonie, aujourd'hui province de Hongrie dépendante de l'empire autrichien, s'adressa à l'empereur Othon, pour trouver des hommes apostoliques capables de convertir son peuple à la vraie religion. L'empereur supplie saint Romuald de lui accorder quelques-uns de ses moines.

- Appelons toute la communauté, répond le serviteur de Dieu, et vous-même, prince, soyez l'interprète de la volonté de votre royal ami.



Deux religieux seulement, nommés l'un Jean et l'autre Benoît, répondirent à cet appel. Ils se rendirent en Esclavonie, où, dans un monastère construit et entretenu par le roi, ils étudièrent d'abord la langue slave, avec plusieurs jeunes gens convertis. Quand ils surent la manier adroitement, alors ils députèrent un d'entre eux au souverain pontife pour lui demander l'autorisation de prêcher. Le roi chargea aussi ce messenger d'offrir des présents précieux au pape, en réclamant de sa puissance apostolique le droit de porter sa couronne. Alors les rois étaient fiers de leur dépendance du vicaire suprême du Roi des rois; aujourd'hui ils méprisent son autorité, se moquent de ses foudres spirituelles, lui volent son patrimoine et le tiennent captif. Ce sont les aspirations modernes, dit-on, qui violentent ainsi la justice et réforment des abus séculaires. Mieux vaudrait affirmer que c'est la haine de Satan en révolte ouverte contre Dieu et son Christ. Mais un jour viendra où le monde, égaré par des doctrines perverses, reprendra la route de la vérité, avec un élan magnanime. La France surtout, comme le fier Sicambre, son premier monarque chrétien, *brûlera ce qu'elle avait adoré, et adorera ce qu'elle avait brûlé.*

Cependant des moines timides refusèrent de se charger des sommes d'or et des cadeaux précieux destinés au souverain pontife, et s'en retournèrent dans leurs cellules. Quelques hommes rapaces avaient eu connaissance des intentions de leur prince; croyant que les riches présents étaient entre les mains des religieux prêts à partir pour Rome, ils formèrent l'horrible dessein de pénétrer la nuit secrètement dans le monastère, de les assassiner et de voler les trésors. A leur attaque imprévue, les pauvres serviteurs de Dieu, se voyant menacés d'une mort certaine, se confessent mutuellement et s'arment du signe de la croix.

Deux courtisans qui devaient les accompagner dans leur pèlerinage les engagèrent à s'unir à eux pour résister aux assaillants. Ceux-ci enfoncent les portes, se jettent sur eux et les massacrent tous impitoyablement. Alors, ils fouillent çà et là avec anxiété pour découvrir l'argent; mais, ne le trouvant pas, ils mettent le feu à la maison, afin de détourner par là toute idée de vol et d'assassinat. Merveille étrange ! Les flammes lèchent les cloisons de bois, car le bois seul formait le monastère, comme elles l'auraient fait contre des murailles de marbre. Ils ont beau attiser la paille des lits qu'ils ont entassée autour des cadavres, la paille ne brûle pas. Déconcertés, les brigands n'ont qu'un parti à prendre, c'est de fuir au plus tôt. Hélas ! nouvelle déception. La Providence les arrête de tous côtés. En vain courent-ils vers les issues de la forêt, ils n'en trouvent aucune; c'est un labyrinthe inextricable qu'ils parcourent avec frénésie et désespoir. Et, chose curieuse encore, ils ont toujours leurs poignards ensanglantés en mains, sans pouvoir s'en dessaisir ou tout au moins les remettre dans le fourreau.

Pendant toute la nuit, une grande lumière ne cessa pas de briller là où gisaient les corps des saints martyrs, tandis que de mélodieux cantiques retentissaient dans les airs.

Vive fut l'émotion du roi, lorsqu'il connut ce fait lamentable. Il se hâta, suivi d'une multitude innombrable profondément émue comme lui, de cerner la forêt, afin d'enlever aux coupables tout moyen d'évasion. On ne tarda pas à les découvrir, toujours involontairement armés. Pouvaient-ils nier leur forfait ? Tout d'abord, le roi décida qu'ils seraient immédiatement exécutés; puis, réfléchissant qu'un tel crime méritait un long supplice, il résolut de les attacher au tombeau de leurs victimes, jusqu'au jour de leur mort. Ce qui eut lieu; mais, après quelques mois, leurs chaînes se brisèrent miraculeusement, et la liberté leur fut rendue.

## CHAPITRE 8

Saint Romuald était entouré de si nombreux disciples, qu'il ne savait plus où les loger. A mesure qu'il bâtissait des cellules, il les voyait immédiatement occupées. Témoin de ce développement toujours croissant, l'empereur Othon III lui offrit une vaste prairie contiguë aux terres de l'abbaye de Classe, où le serviteur de Dieu

construisit un monastère en l'honneur de saint Adalbert. Il y plaça des religieux avec un abbé, sous ses ordres et sa direction.

– Soyons humbles, leur répétait-il, soyons humbles, et notre cœur, comme le calice d'une fleur bien-aimée de Dieu, recevra la rosée abondante de toutes les vertus. Ne vous le dissimulez pas, continuait-il, ô mes frères, c'est l'humilité de notre divin Sauveur qui a vaincu Satan. Jésus Christ s'est humilié lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix.

Il adressait courageusement la même morale à son insigne bienfaiteur Othon III, auquel, en ce temps-là, il fut inspiré de proposer la vie monacale comme un moyen de salut infaillible et certain.

– Volontiers, répondit ce prince, j'embrasserais l'état religieux; mais avant je désire soumettre Rome rebelle à mon autorité, et revenir à Ravenne chargé des lauriers de la victoire

– Ô empereur ! s'écria Romuald sur un ton prophétique, si vous allez à Rome, vous ne verrez plus Ravenne. Sachez-le, votre trépas est prochain; préparez-vous dès aujourd'hui à paraître bientôt devant le Souverain Juge.

La prédiction s'accomplit à la lettre. Othon, triomphant des Romains révoltés, s'en retournait joyeux, lorsqu'une fièvre dévorante l'emporta en quelques jours.

Cependant saint Romuald, s'embarquant sur la mer Adriatique, se rendit à Parenzo, en Istrie, où il fonda un monastère, qu'il administra pendant un an, toujours avec la même habileté et la même sagesse. Mais, voulant se livrer avec tranquillité à l'étude de l'Écriture sainte, il se fit bâtir une cellule écartée. Guidé par le souffle de l'Esprit saint, il pénètre profondément les mystères cachés de l'ancien et du nouveau Testament. Une sécheresse désespérante l'arrêta tout à coup dans ses méditations prolongées son cœur était froid comme une pierre et ses yeux demeuraient desséchés.

Un jour, tandis qu'il chantait ce verset du psalmiste : «Je vous donnerai l'intelligence, et je vous indiquerai la route sur laquelle vous devez marcher; mon regard sera fixé sur vous,» une abondante effusion de larmes s'échappa de ses paupières. Une clarté lumineuse éclaira son esprit, à tel point que jusqu'à sa mort plus rien ne lui parut obscur dans l'explication des livres saints.

Quelquefois, exalté par une conception presque surnaturelle, il ne pouvait retenir l'expression enflammée de ses sentiments intérieurs. Il s'écriait :

– Mon bien-aimé Jésus, mon miel parfumé, mon ardent désir, douceur ineffable des saints, suavité des anges, ah ! que je vous chéris !

Il ajoutait d'autres exclamations touchantes, que lui dictait l'amour divin et que la langue humaine est incapable de rendre.

Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul écrivait aux Romains : «Nous, nous ne savons pas prier comme il faut; mais l'esprit divin prie pour nous en des gémissements inénarrables (Rom 8,26).»

A cause de cette abondance de larmes, saint Romuald n'osait pas célébrer la liturgie en public; car, en ces saints mystères, il en était inondé. C'est pour cette raison aussi que, dans sa simplicité, croyant tout le monde favorisé comme lui de ce don, il disait souvent à ses disciples :

– Prenez garde de ne pas verser trop de larmes, parce qu'elles diminuent la vue, et, en ridant le front, affaiblissent l'intelligence.

Un jour, au milieu d'une de ses conférences spirituelles, il s'interrompit en disant à l'abbé Ansini :

– Allez faire préparer des aliments aux frères qui ne tarderont pas à arriver.

Celui-ci sourit, comme quelqu'un qui doute de ce qu'on lui annonce.

– Allez, répéta-t-il avec assurance, ils sont là, dans l'église.

En effet, des religieux étrangers y priaient en ce moment.

Amenés en présence du serviteur de Dieu :

– Nous venons, dirent-ils, vous consulter sur la conduite que nous devons mener au désert, et aussi savoir de vous comment nous pourrions résister aux attaques du démon.

- Votre vie au désert, leur répondit-il, doit être une consommation perpétuelle opérée par l'ardeur de l'amour de Dieu. Voyez les plantes et les arbres qui vous environnent sous l'influence bienfaisante de l'air chauffé par les rayons du soleil, ils se développent chacun suivant sa qualité, se couvrent de verdure, de fleurs et de fruits. De temps en temps une pluie salubre, s'ajoutant à la rosée de la nuit, en lavant leur feuillage et leurs branches, pénètre jusqu'à leurs racines, pour les vivifier et entretenir l'humidité qui leur est nécessaire. Sans ces éléments de vitalité, ils succombent inévitablement. Ainsi en est-il de nos âmes, sans le soleil divin de l'amour, sans l'eau purifiante de la grâce et de la pénitence : elles se flétrissent et meurent. Mais, afin de mériter ces faveurs indispensables à la perfection religieuse, nous devons nous tenir constamment unis à Celui qui en est le dispensateur souverain. Notre pensée, toujours élevée vers lui, est comme l'aimant attractif qui nous attire ses dons : don de piété, don d'intelligence, don de force, don de crainte, don de paix. Ah ! la paix est si précieuse pour un solitaire. N'est-ce pas au désert que les Israélites reçurent la manne, c'est-à-dire la douce nourriture de l'esprit en repos ? N'est-ce pas dans la solitude que le grand prophète Élie était pourvu, matin et soir, du pain et de la viande nécessaires à son alimentation, et que, venant auprès de ses concitoyens, il ne trouva en retournant qu'une bouchée de pain ? N'est-ce pas au cénacle, lieu de la paix, que les apôtres furent remplis de l'Esprit vivificateur ? Ô mes chers frères, ne l'oubliez pas, soyez toujours intimement unis au Seigneur. Quand le fer est rougi sous l'action de la flamme, ne le confondez-vous pas avec le feu lui-même ? Ainsi en est-il de l'âme qui, saisie par l'amour divin, s'échauffe, s'enflamme à son contact, et se confond avec Dieu dans tout son être. Malheur au religieux qui ne sait pas garder cette union inévitablement il s'attache aux choses périssables de la terre, qui l'amuse un moment, pour le distraire de ses devoirs essentiels. Vous connaissez la triste aventure de ce cénobite dont la vie s'était passée à des pensées d'orgueil et de complaisance en lui-même, toujours loin du bien suprême. Un jour, il fut accosté dans la forêt par un inconnu qui tenait une balance à la main, et qui lui demanda une once d'amour de Dieu. «Vous riez, répondit notre moine, cela ne se vend pas : nous l'acquérons par notre volonté.

- Ah ! je crois bien, répliqua l'étranger, que vous n'avez pas à en céder : vous n'en avez pas.» Et il disparut. La leçon profita.

«Vous m'avez demandé ensuite, comment vous pouvez résister aux tentations du démon. Sachez-le d'abord, la tentation n'est pas un mal, mais une épreuve méritoire et la marque infaillible de notre amour de Dieu plus ou moins fort; nous devons donc l'aimer sans la rechercher, l'éviter sans la fuir, et employer contre elle les armes dont le Seigneur lui-même nous a pourvus. Qu'entendons-nous par mal, mes chers frères ? Est-ce une chose contraire à nos goûts, à nos plaisirs ? Alors la tentation est un bien. Mais tout ce qui contrarie la nature, tout ce qui nous occasionne des souffrances, est-ce un mal ? Non, non, il n'y a qu'un mal réel : c'est la révolte contre Dieu, le péché. Or, la tentation n'est pas un péché. Il y a en nous, pour ainsi dire, deux esprits : l'un, plein de foi, tend à nous rapprocher de Dieu; l'autre, dégradant et avilissant, s'efforce à nous abaisser vers la terre. De notre résistance à cette attraction malfaisante naît un combat presque continuel. Voilà la tentation. Qui des deux l'emportera ? Celui qui soutient vaillamment l'épreuve et la soutiendra jusqu'au moment de la suprême lutte, l'agonie. Est-ce dans la paix qu'un soldat fait briller sa bravoure, et recueille de riches lauriers ? L'appellera-t-on un brave s'il fuit honteusement la mêlée ? Non, n'est-ce pas. Eh bien ! demandons-nous : quand prouve-t-on un amour réel ? Lorsque rien ne contrarie nos désirs et que tout va selon nos souhaits. Avançons-nous rapidement dans la vie du salut, en parcourant un chemin de roses ? Hélas ! il n'en peut être ainsi. Un calme trop prolongé nous serait fatal, nous nous endormirions pour ne nous éveiller qu'au fond de l'abîme. Dieu le savait et il y remédie par ce bien nécessaire, la tentation. Aux âmes les plus saintes il envoie les plus terribles; aux faibles, toujours celles proportionnées à leur force. Par la tentation, Dieu nous adresse la même demande qu'à saint Pierre : m'aimez-vous ? Certainement nous répondrons avec assurance par un oui formel. Mais les paroles

s'envolent : les actes confirment mieux le sentiment intime. Luttons donc avec courage et ne tremblons jamais quand l'appel au combat nous est fait, arborons le drapeau du crucifix; unis au signe triomphateur nous obtiendrons une victoire assurée. Terrassons notre ennemi, et revenons après rendre grâces à Celui par qui nous pouvons tout. Mais qu'une ardeur malentendue ne nous porte pas au défi de la tentation. Dieu, qui nous soutient quand la loi de sa volonté nous guide, se retire du téméraire qui mesure ses propres forces avec les siennes. Pourquoi succombons-nous si souvent ? Parce que nous recherchons le combat. *Or, qui aime le danger périra par le danger.* (cf. Ec 3,27) Insensés que nous sommes de vouloir prouver notre énergie par un acte de la plus grande faiblesse ! Au lieu de nous abriter près de la croix, toujours prêts à faire résistance, nous nous éloignons comme des lâches pour tomber accablés. Le soldat a-t-il le droit de quitter les rangs de son bataillon ? Non, il doit se souvenir que l'union fait la force. Demeurons, nous aussi, unis avec Jésus Christ, si nous voulons éviter une honteuse défaite. «Veillez et priez, répète-t-il, afin que vous n'entriez pas en tentation.» (Mc 2,38) Donc, la vigilance et la prière, voilà les deux armes puissantes dont nous devons user pour résister à la tentation et pour triompher de ses attaques.»

Les pieux visiteurs ayant remercié vivement notre saint abbé de ses conseils paternels, s'en retournèrent avec la ferme résolution de les mettre en pratique. A mesure qu'ils s'y exerçaient, leurs cœurs ravis désiraient ardemment revoir cet homme extraordinaire, auquel l'Esprit saint avait octroyé tant d'intelligence pour le travail mystérieux de la vertu.

– Allons, de nouveau, se communiquèrent-ils entre eux, allons puiser à cette source intarissable, nous éclairer à ce foyer lumineux.

Et les voilà reparaisant à l'improviste auprès du serviteur de Dieu.

– Nous venons, lui dirent-ils, pour calmer notre anxiété sur les sages avis que vous nous avez donnés. Plus que jamais le démon s'est acharné contre nous, et nous sommes à bout de force; soyez notre aide.

– Mes bons frères, répondit-il, j'écris en ce moment un livre sur le combat des démons, que je vous donnerai lorsque vous reviendrez, ou bien je vous accompagnerai maintenant.

A ces paroles, les moines se prosternèrent la face contre terre, et le supplièrent avec importunité de se joindre à eux.

– Eh bien ! s'écria-t-il, qu'il soit fait selon vos désirs, cherchez un vaisseau.

En apprenant cette résolution, l'évêque de Parenzo, qui voulait absolument le garder auprès de lui, s'y opposa formellement; et rencontrant les religieux étrangers près du navire, qui traitaient du prix du voyage, il les accabla d'invectives avec une grande douleur. En même temps il fit afficher et publier une ordonnance, par laquelle il défendait à tous les bateliers de transporter saint Romuald ailleurs, déclarant que si l'un d'entre eux avait l'audace de contrevenir à ses ordres, il s'opposerait à son retour et l'exilerait.

Les moines ne se déconcertèrent pas; ils firent prévenir l'évêque de Pola, leur protecteur, de ce qui se passait. Ils savaient que ce prélat vénérait saint Romuald, qu'il l'avait exhorté souvent à ne pas rester caché dans un lieu si obscur, mais à se porter là où il pourrait accomplir plus de bien pour le salut des âmes, afin que le charbon ne brûlât pas pour lui seul, ou plutôt que le flambeau placé sur le chandelier répandît le rayonnement de sa clarté sur tous ceux qui sont dans la maison de Dieu.

Tandis qu'on attendait le messager envoyé vers l'évêque de Pola, le serviteur de Dieu dit à ses visiteurs impatients :

– Vous verrez qu'avant le retour de ce frère nous monterons sur un autre bâtiment.

Le dimanche arrivant, au lever de l'aurore il ordonna à un certain frère nommé Ingelbert, qui depuis devint archevêque dans les missions lointaines, de regarder la mer.

– Est-ce que vous n'apercevez pas à une grande distance deux navires se dirigeant vers nous, et dont l'un doit nous transporter ?

Celui-ci, parcourant attentivement l'horizon, finit par y découvrir deux navires semblables à deux oiseaux volant avec précipitation vers le rivage. Ils y abordèrent enfin.

– Voulez-vous, demanda-t-on à ceux qui les montaient, prendre à votre bord l'abbé Romuald et ses compagnons ?

– Certainement, répondirent-ils avec joie; nous serons trop heureux de nous charger d'une pierre aussi précieuse. Mais comme le temps s'annonçait mauvais, ils pensèrent retarder le départ jusqu'au lendemain.

– N'ayez aucune crainte, leur dit saint Romuald, partons tout de suite, nul malheur ne nous atteindra.

Les marinière peureux n'osèrent croire à ces affirmations et voulurent attendre.

Mais le temps demeurant calme pendant toute la journée, ils se décidèrent enfin à mettre à la voile vers le soir. La nuit se passa sans accident. Au point du jour, le vent contraire se leva furibond soudain; la tempête se forme menaçante, et des profondeurs de l'abîme les ondes échevelées montent les unes sur les autres avec un horrible fracas. Le navire secoué, tantôt lancé en haut, tantôt rejeté en bas, craque de toutes parts. Tous s'attendent à un trépas certain. Plusieurs s'apprêtent à se jeter à la nage; tandis que saint Romuald, le visage serein, après avoir adressé au ciel une prière ardente, encourage et rassure : Ne vous alarmez pas, s'écrie-t-il, personne ne périra, Dieu nous protégé.

En effet, malgré la violence de l'ouragan, contre toute prévision humaine, le navire, emporté sans voiles, sans mât et sans gouvernail, aborde heureusement au port de Capréola, où tous, moines et matelots, en reconnaissant la puissante entremise du saint abbé, s'empressèrent d'offrir au Seigneur de vives actions de grâce.

De là à Bifolco, où se trouvait le monastère, il n'y avait que quelques milles. Y étant arrivé, saint Romuald fut accueilli par les frères avec des témoignages de profonde vénération.

– Quel bonheur, s'exclamaient-ils, de vous voir ici, ô père bien-aimé, d'entendre votre voix, de recueillir vos paroles. Nous n'aurions jamais osé espérer une telle jouissance.

Alors ils lui firent parcourir toute la maison, et le prièrent de choisir la cellule qui lui conviendrait le mieux.

– Vos cellules, répliqua le serviteur de Dieu, sont trop vastes et trop belles; je m'abriterai dans l'humble réduit que frère Pierre habite, et qui est plus conforme à mes goûts, comme à l'esprit religieux.

Ce réduit n'avait que quelques mètres carrés, que ce frère Pierre pénitent avait obtenu la permission de construire pour y vivre à l'exemple de saint Hilarion.

N'oubliant pas le but de son voyage, saint Romuald commença immédiatement à rassembler la communauté, pour développer, en présence de tous, ses idées sur le combat spirituel. Ainsi fit-il pendant son séjour. Il leur disait avec une éloquente animation :

– Veillez et priez.

«Veillez ! Sur quoi ? Sur nous-mêmes, car nous portons en nous le germe d'une triple concupiscence, sujette à d'immenses provocations de la part de notre impitoyable adversaire. L'homme est l'intermédiaire entre la nature et l'esprit. De l'une, il tient son corps; de l'autre, il tient son âme; de là, tentations du corps et des sens, tentations de l'esprit; ajoutons-y les tentations du cœur.

«Faut-il considérer comme les plus terribles les tentations des sens ? Oh ! non. Créés avec une âme à l'image de Dieu, il doit nous être facile d'éviter le péché par notre côté animal, si j'ose m'exprimer ainsi.

«En effet, la dignité de l'homme se révolte contre l'intempérance, la luxure et les autres passions dégradantes. Les anciens philosophes déjà regardaient la mortification des sens, non comme une vertu, mais comme une nécessité. Qui d'entre vous ne partagerait pas cette légitime horreur ? Qui n'est pas jaloux de se posséder intact et pur ?

«Passons donc aux tentations de l'esprit. Plus subtiles, moins apparentes, ornées quelquefois d'un semblant de vertu, elles sont d'autant plus dangereuses qu'elles ne le paraissent pas. Toutes sortent d'une même origine l'orgueil, qu'on appelle avec raison le père du vice et du malheur. L'orgueil, qu'est-ce donc ? Une élévation de soi-même au préjudice des autres. Nous le trouvons sous les noms d'honneur, d'ambition et de vanité.

«Est-il besoin de rappeler tant de tristes scènes qui, journallement, abondent sur le théâtre vaste et grandiose du monde ? Faut-il considérer combien sont malheureux ceux qui sacrifient repos, santé, bonheur de famille, Dieu même, à ce vain spectacle de gloire passagère qui s'enfuit quand on croit la posséder ?

«Vous, mes frères bien chers, descendez au fond de votre cœur. L'orgueil ne vient-il pas vous tenter à chaque moment ? Aujourd'hui c'est un mot, un geste, un regard qui vous enorgueillit. Soudain vous sentez naître en vous le désir de paraître, de jouer un rôle. On pense, on réfléchit; peu à peu toutes les voiles sont tendues : vogue ma nacelle, vogue sur l'océan sans bornes des aspirations imprudentes et inconsidérées. Malheureux ! chaque vague vous apporte une douleur, une déception ! Qu'importe, le triomphe approche : j'éclipserai mes frères, je les dominerai et tous le remarqueront. Arrêtez donc, voyez l'abîme. Non, je sens en moi une voix puissante qui m'appelle. Hélas ! déjà ses yeux ont vu... le néant de ses chimères. Est-il guéri de son fol orgueil, ce religieux insensé ? Il le croit; mais regardons la jalousie, la haine et mille autres passions se sont emparé de son cœur.

«Ou bien l'orgueilleux se rejette sur la vertu il s'avance avec fierté, et devient extérieurement généreux. Le voilà fidèle à tous les exercices de piété, c'est le porte-flambeau de la communauté, un exemple vivant. Devant quoi s'agenouille-t-il ? Devant sa prétendue perfection. Il s'adore et se glorifie lui-même.

«Oh ! tremblons d'ouvrir nos cœurs à ce tyran terrible : une fois maître, il nous entraîne à la glèbe et nous inflige les traitements les plus durs. Car, il ne faut pas vous le dissimuler, la grande punition de celui qu'il élève, c'est de l'abaisser en proportion. Si donc vous triomphez de cette épreuve avec courage, quel trésor de mérites précieux n'amassez-vous pas ? Votre esprit humilié se retrempe dans cette lutte à outrance, pour prendre son vol vers le radieux horizon de la vérité et de la simplicité divine.

«Mais le cœur, lui aussi, doit passer par les mêmes épreuves. Oui, c'est contre ce noble tout de vous-mêmes que la tentation se dresse avec un acharnement indescriptible.

«Deux religieux, poussés par une sympathie naturelle, se déclarent une éternelle amitié. L'échange de leur mutuelle affection s'opère d'abord en des prières, des communions et des austérités. Quoi de plus ravissant ? Attendez et considérez la marche perfide de la tentation. Les voilà tous deux au chapitre des coupes : l'un reçoit des observations méritées; regardez la physionomie de l'autre, comme elle s'est tout à coup rembrunie et attristée. Ah ! il s'inquiète des réprimandes charitables adressées à son frère bien-aimé, et bientôt à cette inquiétude perturbatrice succède une secrète irritation, et presque une vengeance arrêtée.

«Avouons-le, mes très chers frères, alors s'exerce un affreux tourment contre lequel il est bien difficile de se raidir. Ô maudites relations du cœur ! Non, ne les maudissons pas, mais sachons les maintenir pures et exemptes de préoccupations désordonnées.

«Là est le labeur, là est le mérite.

«Hélas ! la tentation s'exaspère et recommence son œuvre. Suivez tous ses mouvements. Est-ce qu'en embrassant la vie monastique, se dit un d'entre vous, toujours en souci de ses parents qu'il a quittés, je dois complètement les oublier ? Belle question ! répond la tentation où est inscrit ce précepte absurde et méprisable ? La loi naturelle ne prêche-t-elle pas, avec force et avec justice, cet amour si légitime ? Malheur à l'enfant qui abandonne froidement sa famille, et plus froidement encore ne songe plus à elle. Votre père et votre mère vous ont nourri, élevé, doté de toutes les choses nécessaires à la vie, et leur souvenir s'efface de votre mémoire ? Fils ingrat !...

«Ne faut-il pas une puissante énergie, pour résister à ce langage trompeur qui met en jeu la sensibilité toute entière, et accuse d'ingratitude un cœur d'autant plus aimant qu'il est entièrement plongé dans la source de l'affection, vraie, pure et parfaite, celle d'un Dieu sacrifié ?

«Oh ! le religieux triomphant de cette attaque se sent exempt de l'accusation mensongère portée contre lui, et éprouve un apaisement consolant qui le transporte au sein de l'éternelle félicité !

«La tentation vaincue se résigne-t-elle à la honte d'une défaite aussi ignominieuse; ou bien, relevant fièrement sa tête altière, essaiera-t-elle de nouvelles aventures ?

«Je la vois semblable à une hyène féroce, le regard perçant et hagard, blottie et ramassée sur elle-même, faisant craquer ses dents, comme pour mieux en aiguïser la pointe acérée. Tout à coup, elle se redresse sur ses pieds raffermis et s'avance lentement vers la proie qui lui échappait. Cette fois, elle use d'un stratagème moins violent pour la terrasser. Plus de morsures sanglantes, mais une atroce câlinerie.

«Oh ! dit la tentation au cénobite, ébranlé, avec une douceur factice sous laquelle se cache une sourde irascibilité : que vous êtes pâle et défait; cette vie monotone du cloître, avec sa succession permanente d'exercices toujours semblables, détruira infailliblement votre santé. Ne voyez-vous pas ensuite que vouloir atteindre le sommet de la perfection est une tâche ardue à laquelle vous succomberez ? Sans doute les saints y sont parvenus; mais que de peines, que d'ennuis, que de contradictions, que d'épreuves; ils sont rares, et courte en général a été leur existence.

«Le religieux aux prises avec cette tentation se croit immédiatement malade. Bientôt, harassé de fatigues imaginaires, il tombe dans un découragement intérieur qui le rend indolent et dégoûté de la vertu. Mais, secouant cet affaissement oppresseur, il ne tarde pas à reprendre sa vigoureuse animation, avec une joie qui proclame sa victoire.

«A un autre, la tentation persuade l'humilité feinte, qui est l'orgueil déguisé. Soyez toujours le dernier de vos frères, lui inspire-t-elle; marchez après tous; parlez d'un ton bas et brièvement; avouez que vous ne savez rien; et si vous hasardez une opinion, faites-le comme un ignorant.

«Tenez constamment les yeux modestement baissés, et dites que vous n'osez regarder en face qui que ce soit, parce que la multitude de vos péchés vous couvre de honte.

«Quelle infâme tromperie et quel mérite certain d'en mépriser les dégradants appas !

«Enfin, insinue à celui-ci l'infatigable tentation, jusques à quand vous trouverez-vous honteusement dans une voie si ordinaire et si simple ? Ne comprenez-vous pas que Dieu vous appelle au plus haut degré de sanctification ? La maison monastique que vous avez choisie ne convient ni à vos tendances, ni à vos talents, ni à vos efforts. Vous y végétez toujours dans un marasme affligeant. Croyez-moi, embrassez une carrière plus noble et plus généreuse. Du reste, l'Église et la raison le déclarent : d'un ordre moins austère on peut, pour le bien de son âme, voler dans un milieu plus sévère. Allez ailleurs où vous serez dans votre élément.

«Eh ! comment, répond le moine tenté, est-ce que toutes les phalanges ne sont pas également agréables à Dieu ? Ne verse-t-il pas sur elles à profusion ses grâces abondantes ? Vous me l'avez jeté à la face, je me traîne ici où la règle est plus douce, et vous voulez qu'ailleurs, où les difficultés sont plus grandes, je m'élève au troisième ciel ? Assez de vos excitations à la sainteté, assez de vos faux airs de compassion, assez de vos insinuations hypocrites. Je vivrai et je mourrai comme les Machabées, dans mon humble simplicité, toujours prêt à soutenir vos assauts courageusement et, s'il plaît à Dieu, victorieusement.

«Dès lors, mes chers frères, la tentation vaincue se retire. Si vous ne l'avez pas encore expérimenté, agissez comme le Seigneur m'a inspiré de vous l'indiquer, et vous serez heureux dans votre sainte vocation.»

Tel est le résumé des exhortations pathétiques de notre Grand Conseiller des moines, comme le qualifie son illustre disciple saint Pierre Damien, regrettant que ces magnifiques discours n'aient pas été recueillis avec soin, pour être transmis à la postérité et servir de manuel à tous les religieux.

Au dixième siècle, il était très difficile d'écrire la parole instantanément, et les moyens de la multiplier en plusieurs exemplaires consistaient uniquement dans la transcription à la main, sur des planches mais tout cela s'est égaré ou perdu.

Saint Romuald, charmé du fruit que ses conseils produisaient, médita l'érection d'un monastère, dans lequel il put, maître absolu, manier les âmes comme il lui plairait. C'est pourquoi il envoya des messagers au comte de Camérino, pour le prier de lui céder un petit terrain où il bâtirait cet asile sacré. Au nom de Romuald, qui retentissait avec bruit dans toute l'Italie, le comte fut rempli d'une douce joie.

Oh ! répondit-il, non seulement je lui donnerai un petit terrain, mais encore des forêts, des montagnes, des champs; qu'il vienne lui-même choisir ce qui lui plaira.

Notre bienheureux patriarche se hâta de se rendre à cette agréable invitation. Il désigna à ce généreux seigneur, qui la lui donna, une vallée appelée de Castro, admirablement appropriée à un couvent. Elle était environnée de collines boisées, d'où descendait dans une plaine féconde un courant d'eau très abondant. Au centre, s'élevait une ancienne église flanquée des restes d'un monastère de femmes. Le site était enchanteur; quelques cellules y furent construites, et le saint, avec une dizaine de disciples, en prirent possession. C'était comme un terrain entièrement neuf que son zèle entreprenait de défricher. Impossible d'énumérer les fruits de salut qui y mûrirent sous l'action de son inépuisable charité. Là, il était chez lui, à l'aise pour tout combiner, tout ordonnancer, tout régir, selon l'esprit de sagesse que le ciel lui avait départi. Il y créa une communauté modèle, dont la réputation s'étendit au loin. Aussi de tous côtés affluaient des postulants avides de se retremper dans les ondes bienfaisantes de la pénitence, qui vendaient leurs biens, en distribuant le prix aux indigents, et se hâtaient de se désaltérer à la source inépuisable des miséricordes divines. Notre fervent fondateur, semblable à un séraphin embrasé du feu de l'amour divin, incendiait aussi les autres par les ardeurs de sa prédication brûlante. Souvent il lui arrivait d'être obligé de s'interrompre au milieu d'une conférence spirituelle, la poitrine envahie par les sanglots et la voix arrêtée par les larmes de la componction. Quelquefois, allant à la promenade, il restait seul, laissant marcher les autres devant lui, pour chanter les louanges de Dieu et répandre librement des pleurs, comme s'il avait été dans sa cellule.

Il s'attachait à exciter le repentir du passé, et ne négligeait rien pour replacer les âmes, par une juste correction, dans l'ornière de la sainteté. Il en voulait surtout aux ecclésiastiques séculiers, qui, avec de l'argent, étaient parvenus aux honneurs des ordres sacrés.

– Si vous ne cessez pas d'exercer ces ordres que vous avez si indignement acquis, leur disait-il, vous êtes condamnables, et vous devenez hérétiques.

Il paraît que jusqu'au temps de notre saint, l'hérésie simoniaque, par une habitude invétérée, n'était pas réputée un péché.

Voilà pourquoi ces clercs, ainsi interpellés, répondaient à une certaine assurance :

– Notre tort est général : cela est bien permis.

– Eh bien ! leur répliquait-il, apportez-moi le recueil des saints canons, et montrez-moi les articles qui prouvent que vous avez raison.

Mais la preuve faisant défaut, les clercs se soumettaient docilement à la pénitence imposée, et devenaient des religieux parfaits.

Il y eut même des évêques qui, ayant obtenu la mitre, grâce à de fortes sommes données, vinrent le consulter à ce sujet.

«Cependant, ajoute saint Pierre Damien en racontant ce fait, qui opérait une espèce de révolution à cette époque, je ne sais si durant sa longue existence le saint homme put en convertir un seul; car cette hérésie vénéneuse est bien dure chez les évêques, difficile à corriger, toujours promettant, temporisant de jour en jour. Il est



plus facile de convertir un Juif à la foi, que d'amener tout à fait au repentir un larron hérétique.»

## CHAPITRE 9

Il est curieux de constater que tous les grands serviteurs de Dieu ont eu le désir magnanime d'aller en des régions lointaines et idolâtres, annoncer la Rédemption et s'offrir en victimes pour la conversion des peuples encore ensevelis dans les ombres de la mort. Oh ! c'est que leur cœur, aussi vaste que le monde, embrasse dans une même affection toutes les nations données en héritage à leur souverain Seigneur et maître Jésus Christ. Ils crient tous, avec une ardeur indicible :

– Des âmes ! des âmes !

Depuis que le sang de ses trois enfants les saints martyrs Boniface, Jean et Benoît avait coulé sous le glaive des impies contempteurs de la loi divine, notre bienheureux patriarche était vivement poussé à marcher sur leurs traces. On l'entendait quelquefois soupirer :

– Ô mon doux Jésus ! quand donc pourrai-je, même au prix de mes jours, amener sous votre drapeau des foules désillusionnées, en leur apprenant que vous seul êtes la voie, la vérité et la vie ? Exaucez mes vœux, je vous en conjure.

Enfin, ne pouvant plus résister à cette impulsion violente, mais craignant néanmoins d'agir trop par sa propre volonté, il en référa au pape, pour solliciter l'autorisation de se rendre en Hongrie avec quelques-uns de ses disciples. Le souverain pontife ravi acquiesça à sa demande et voulut lui conférer la dignité épiscopale, afin qu'il travaillât avec tout pouvoir à défricher la vigne du Seigneur.

L'humble abbé refusa obstinément cet honneur et proposa à sa place deux de ses religieux, qui reçurent le titre d'archevêque.

Comblés de présents et des bénédictions du successeur de Pierre, nos vingt-quatre vaillants apôtres dirigèrent leurs pas vers la Hongrie, avec une sainte allégresse. Toujours pénétrés de la grandeur de leur mission, ils conféraient gravement entre eux de la grâce insigne que le Seigneur leur avait faite, en les choisissant pour la remplir. Ils égayaient leur marche par le chant des cantiques sacrés et par la prière. Les villes et les hameaux à travers lesquels ils passaient étaient édifiés de leur tenue modeste et noble à la fois. Ici, on les saluait avec un profond respect, comme les ambassadeurs du Monarque suprême, en leur souhaitant une ample moisson et plein succès dans leur généreuse entreprise; là, tombaient sur eux les injures dérisoires, les mépris insultants; et ils se réjouissaient d'être trouvés dignes de pâtir pour le nom de Jésus Christ.

Ils étaient sur le point de passer la frontière de Hongrie, lorsqu'un mal subit et inconnu attaqua notre saint et lui ravit toutes ses forces. Etendu à terre sur son manteau, à peine pouvait-il ouvrir les yeux vers le ciel; sa langue épaissie ne prononçait que difficilement quelques mots incohérents, tandis que sa tête brûlante semblait en proie à un délire funeste.

Il est facile de juger de la désolation de ses enfants, qui, groupés autour de lui, s'empressaient de le soulager par tous les moyens possibles.

– Père bien-aimé, lui répétaient-ils en versant des larmes, ne nous abandonnez pas aussitôt; priez Dieu avec nous de vous laisser encore ici-bas pour nous diriger. Oh ! vivez, vivez, afin de nous initier aux difficiles labeurs de l'apostolat que nous sommes sur le point d'entreprendre. Vous, notre guide, notre père, restez avec nous.

Cependant le saint malade, paralysé de tous ses membres, ne donnait signe de vie que par le mouvement imperceptible de ses lèvres. Il priait.

– Mon Dieu ! s'exclamaient ses disciples de plus en plus désolés, ne nous prenez pas notre père chéri. Que deviendrons-nous sans lui, et que pouvons nous faire ? Hélas ! infortunés que nous sommes, c'est pour nous punir, ô mon Dieu ! que vous nous suscitez cette rude épreuve ! Ayez pitié de nous ! ayez pitié de nous !

Ces supplications ardentes furent entendues : instantanément les forces revinrent au saint abbé, qui se releva et, reprenant son bâton de voyage, dit à ses compagnons émerveillés et joyeux :

- Allons, avançons, ayons du courage : nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie.

Mais à peine eut-il franchi un certain espace de chemin, qu'il s'affaissa de nouveau et retomba dans la même agonie. Plus de mouvement, plus de paroles, plus de sensibilité, une atonie complète; sa figure enfla démesurément. Pour la seconde fois, les disciples affligés firent retentir l'air de leurs gémissements lamentables, et appelèrent à leur aide le secours d'En-Haut. Ils offrirent même leur vie pour la conservation de cette existence plus nécessaire que la leur, et qui leur était si chère.

Même guérison spontanée se produisit. On se remet en marche avec un nouvel entrain lorsqu'après une centaine de pas le serviteur de Dieu est encore terrassé.

Evidemment il y avait là un mystère caché; car, à mesure que nos intrépides missionnaires s'avançaient vers la terre qu'ils devaient évangéliser, leur bienheureux conducteur était arrêté soudain. Lui-même le comprit.

- Mes chers enfants, leur dit-il, je vois clairement que le Seigneur ne veut pas m'accorder la grâce que j'avais instamment sollicitée de sa miséricorde infinie. Je ne suis pas jugé digne de vous accompagner dans le noble labeur de l'apostolat. Peut-être dois-je ailleurs accomplir un autre ministère. Je resterai près de vous en esprit; adieu, je m'en retourne dans ma chère solitude; je vous bénis.

On se sépara avec peine. Les deux archevêques, avec plusieurs autres moines, cueillirent de nombreux lauriers, mais pas celui du martyr, qu'ils avaient tant désiré. Ils furent puissamment aidés dans leur prédication par le roi saint Etienne, qui gouvernait alors la Hongrie.

Saint Romuald, suivi de sept de ses disciples, qui ne voulurent pas le quitter, rentra au couvent de la vallée de Castro, où son retour inattendu fut salué par une explosion de tendres sentiments d'affection filiale. Chacun le touchait, l'embrassait, lui demandait le récit de sa pérégrination, les accidents survenus, les rencontres faites, et surtout l'explication de cette épreuve surnaturelle qui l'avait forcé à renoncer à son projet apostolique. Il se prêtait avec une aimable condescendance à l'empressement dont il était l'objet, et répondait gracieusement aux interrogations multipliées qui lui étaient adressées.

C'est le talent d'un père de se faire tout à tous, pour plaire à tous en toutes choses. (I Cor 10,23)

Puis il prit le gouvernail de la direction avec la même douceur et la même fermeté.

Un jour de fête, il présidait au chapitre et discourait sur la solennité, avec son éloquence ordinaire, lorsqu'il s'arrêta comme distrait par une anxieuse préoccupation.

- Hâtez-vous, s'exclama-t-il en s'adressant aux frères qui étaient assis auprès de la porte, courez à la cellule du frère Grégoire, lequel, pour le dire en passant, devint plus tard archevêque.

Ceux-ci obéissant y courent et y saisissent un voleur qu'ils amènent auprès de leur abbé, en lui demandant ce qu'ils doivent en faire A quoi le bon Père répondit en riant :

- Je ne le sais pas moi-même. Si nous lui arrachons les yeux, il n'y verra plus; si nous lui coupons les mains, il ne pourra plus travailler, et certainement à cause de cela il mourra de faim. Si nous lui tranchons les pieds, il ne marchera plus. Introduisez-le au réfectoire, donnez-lui à manger, et pendant ce temps là nous tiendrons conseil à son sujet.

Ainsi, se rallégrant dans le Seigneur, après avoir fait manger ce malheureux, il lui adressa une douce correction et le congédia, en lui recommandant de ne plus retomber dans cette faute.

Cependant, comme tous les fondateurs d'ordres religieux, saint Romuald avait réfléchi que l'esprit de perfection n'était pas uniquement réservé aux hommes, mais que les femmes devaient aussi en recueillir leur part.

Plusieurs jeunes vierges, pleines d'ardeur pour la vertu, lui ayant exprimé le désir de se consacrer à Dieu sous son action spéciale, notre infatigable créateur des bergeries religieuses s'empressa de leur édifier un bercail charmant, sur le penchant d'une montagne voisine. Rien n'y manquait : église, cloître, salles communes, cellules nombreuses et jardin spacieux, que des murailles élevées mettaient à l'abri de toute agression et de tout regard indiscret. Dans ces conditions matérielles indispensables au fonctionnement des exigences cénobitiques, ces innocentes brebis ne pouvaient que se couvrir de la toison précieuse de la sainteté, nourries des aliments spirituels préparés par un pasteur aussi dévoué et aussi parfait.

En vérité, saint Romuald avait reçu du ciel cette perspicacité pénétrante qui, d'un coup d'œil, embrasse les divers éléments de la transformation intellectuelle et morale.

Saint Romuald nous en a laissé des preuves irrécusables dans les centaines de monastères qu'il édifia de son vivant. Celui dont il est maintenant question et que l'historiographe son contemporain nous a décrit, avec une légitime complaisance, nous l'indique surabondamment.

Mais, aux conditions matérielles, il sut ajouter les enseignements moraux, en versant dans ces âmes virginales les onctueuses persuasions de la vertu. Tantôt il leur apprenait à se connaître, et les initiait à cet examen scrutateur de tout notre être, qui est la consommation de la justice; tantôt il les entraînait sur le sommet de la montagne du sacrifice, en leur prouvant que sans l'immolation de leur volonté par une obéissance illimitée, elles ne parviendraient jamais à plaire à leur divin Époux. Successivement il leur inculquait la nécessité de transformer leurs caractères, afin de les rendre semblables et de les fusionner dans les mêmes tendances et les mêmes aspirations; il exaltait la sublimité de leur vocation, les terrifiait sur l'abus des grâces innombrables dont elles étaient comblées, et enfin terminait toujours par son thème favori, l'amour de Dieu.

Sur ce sujet si attrayant, sa parole avait des accents sérapiques.

- Analysez toutes les affections de la terre, leur disait-il. Celle qui est permanente et sans fluctuation, sans vicissitudes, plus forte que la mort, sincère dans ses promesses, et qui donne à l'âme une paix inaltérable; celle-là, c'est l'amour de Dieu. Considérez quelles délices inénarrables sont le partage de la religieuse fidèle. D'une main de fer elle a tranché chaque lien qui paralysait son élan mystique famille, patrie, amitié, tout est anéanti, tout est consumé sur le bûcher de l'holocauste. Elle ne reconnaît que Jésus, elle ne rêve que Jésus, n'aime que Jésus.

«Dès que les premiers feux de l'aurore viennent dorer la cime des monts, quittant sa couche elle se hâte de secouer les vapeurs du sommeil, et d'un mouvement spontané, ployant ses genoux devant le Seigneur tout-puissant et étendant les mains vers les régions où il siège dans le couronnement de sa gloire, elle lui offre l'hommage de son être et appelle sur elle, sur toutes ses sœurs et sur l'univers tout entier ses bénédictions paternelles.

«Puis elle se revêt de la livrée sacrée qui la montre au monde comme l'épouse du Crucifié; et son âme, devançant le corps, ira déjà prendre sa place auprès du tabernacle où elle s'abîme dans l'extase d'une douce contemplation. Que ne promet une journée commencée sous de si favorables auspices ? Quels fruits de sainteté viendra récolter le soir d'une si belle vie ?»

Heureuses étaient ces pieuses recluses de recueillir une nourriture aussi substantielle. C'était une manne suave et forte à la fois.

Probablement le saint fondateur dut les confier à la garde d'un religieux expérimenté, car peu de temps après leur installation il s'éloigna de cette province, pour aller, à la sollicitation de plusieurs personnes, bâtir un monastère, dans le comté du seigneur Panulfe, qui lui donna non seulement le terrain nécessaire, mais se chargea de tous les frais de construction et d'ameublement.

Quel beau temps que celui où le zèle d'un homme apostolique est compris, apprécié et soutenu ! Cette ardeur de la propagation du bien qui dévorait saint Romuald n'était jamais satisfaite. Tandis qu'il achevait une œuvre, il se hâtait d'en

entreprendre une autre. A tel point qu'il semblait vouloir convertir en communauté religieuse l'univers tout entier, et associer à l'ordre monastique toute la multitude du peuple. Il est certain que jamais, après saint Benoît, aucun patriarche n'a groupé autour de lui, et de son vivant, autant de disciples, et n'a élevé autant d'asiles sacrés.

## CHAPITRE 10

Qui n'a pas des déceptions, même dans les œuvres les plus saintes ? Fénelon l'affirmait : *Je compte mes bienfaits par le nombre des ingrats*. Saint Romuald rencontra aussi ce vice détestable de l'ingratitude parmi ceux qu'il avait entourés de soins et élevés avec une tendre sollicitude. C'est là le chagrin le plus amer dont on puisse être abreuvé ici-bas.

A Castro, l'abbé ne voulut plus suivre ses conseils et se soumettre à ses décisions. Il suffisait que le serviteur de Dieu lui suggérât une bonne pensée, pour qu'il la rejetât immédiatement. Toujours porté vers les extrêmes, il ne savait tenir ce juste milieu dans lequel fleurit la vertu. C'était la sévérité outrée alliée à la faiblesse impardonnable. La curiosité le rendait anxieux sur les affaires extérieures, dont le dénouement ou la transaction ne doivent nullement préoccuper l'esprit d'un cénobite. Par orgueil et par vaine gloire, il dépensait légèrement les revenus, tandis qu'il refusait à ses religieux les choses nécessaires.

Notre saint avait usé de tous les raisonnements pour le corriger de ces défauts, mais lui faisait la sourde oreille et les méprisait.

Ne pouvant plus supporter cette conduite inconcevable, saint Romuald rassembla la communauté et déclara qu'il allait ailleurs. Un grand nombre des frères le suivirent dans une habitation que lui offrit le seigneur Rayner, devenu plus tard comte de Toscane.

Mais comme Rayner, sous prétexte de consanguinité, avait répudié sa femme pour épouser celle d'un de ses parents qu'il avait assassiné, notre scrupuleux abbé, craignant, s'il acceptait, d'avoir l'air d'approuver ces deux crimes, refusa cette offre gratuite, et voulut payer un cens de deux sous d'or.

– Non, dit Rayner, je ne prendrai rien de vous cette propriété vous appartient.

– Je vous suis très reconnaissant de votre générosité, insista Romuald; mais je ne puis en profiter. Prenez la rente que je fixe, sinon je m'éloigne.

Afin de le garder, Rayner souscrivit à l'arrangement proposé. Il avouait plus tard que le regard perçant de l'homme de Dieu lui inspirait une vive terreur.

– Devant lui, ajoutait-il, la voix me manque, je ne sais plus que dire, et je ne trouve plus aucune excuse pour me défendre.

Il n'était pas le seul à éprouver cette émotion salutaire tous les pécheurs, surtout les pécheurs d'un haut rang, tremblaient en le voyant, comme si la majesté divine eût rayonné sur son noble visage. Aussi opérait-il des conversions étonnantes par sa seule présence. C'était une grâce que le Seigneur lui avait octroyée pour le salut des âmes.

Nous l'avons vu exaspéré contre le trafic simoniaque des ordres et des dignités ecclésiastiques. Or, il apprit qu'un certain Vénitien avait acheté le titre d'abbé du monastère de Classe, et là se conduisait indignement. Aussitôt il part, va le trouver, lui reproche ses méfaits et le pousse énergiquement à se démettre des fonctions qu'il a usurpées avec de l'argent et qu'il remplit si mal.

Le malheureux simoniaque fait semblant de se préparer au départ, et sous une fausse repentance cache un perfide dessein. La nuit suivante, tandis que le tonnerre gronde et que la pluie tombe par torrents, il s'introduit doucement dans la cellule où le serviteur de Dieu dormait en paix, le serre à la gorge de ses mains impies, s'efforçant de l'étrangler cruellement. Suffoqué et respirant avec peine, saint Romuald se défend difficilement, surpris qu'il a été par son agresseur. Un frère nommé Ingelbert est réveillé, soit par les soupirs entrecoupés, soit par le bruit de la lutte. Il

accourt auprès de son maître bien-aimé, qu'il délivre des étreintes homicides de ce vil assassin.

En un clin d'œil, tous les religieux sont sur pied, furieux. En apprenant ce qui s'est passé, ils recherchent le coupable, auquel ils vont faire un mauvais parti; mais celui-ci a disparu. Le lendemain on trouva son cadavre sur les bords de la rivière, qu'il avait essayé de traverser à la nage, pour dépister toute poursuite. On l'ensevelit bien loin, après l'avoir dépouillé de ses vêtements, en terre profane, comme un hérétique et un malfaiteur sacrilège indigne de la sépulture ecclésiastique.

Le souverain-pontife, auquel étaient rapportés avec louange les faits et gestes de notre saint abbé, lui fit mander de venir auprès de lui. Romuald, en sujet obéissant à la suprême autorité du vicaire de Jésus Christ, s'empressa d'acquiescer à cette injonction.

Autour du palais apostolique se tenaient des indigents et des infirmes de toute espèce, les vrais trésors de l'Église, comme les appelait le diacre martyr saint Laurent, qui étaient là, comme ils y seront jusqu'à la fin, la protestation vivante de la perpétuelle charité de Celui qui a dit : *Vous aurez toujours des pauvres avec vous.* (Mt 26i,11) A la vue du serviteur de Dieu dont la sainteté resplendissait au dehors et qu'avait précédé le bruit de sa réputation d'homme puissant en prodiges, ces infortunés font entendre des acclamations de joie. Tous l'entourent, en réclamant de sa part un regard de compassion. Ceux même qui sont perclus de leurs membres se traînent péniblement jusqu'à lui. Une jeune fille aveugle, dont la voix vibrante domine tous les cris, se lamente de ne pouvoir contempler ses traits.

– Ô père bien cher, s'exclame-t-elle, ayez pitié de moi, obtenez-moi du Seigneur Jésus le bonheur d'y voir !

– Ayez confiance, lui répond saint Romuald en formant sur ses yeux éteints le signe de la croix.

Et à l'instant l'aveugle recouvre la lumière.

Un père de famille aux deux jambes brisées par la chute d'une grosse pierre cherchait, en s'appuyant sur ses coudes, à parvenir jusqu'aux pieds du serviteur de Dieu. Celui-ci remarque ses efforts, et le prenant par la main il le redresse instantanément. L'estropié était guéri.

Il touche le bras droit d'un vieillard paralysé depuis de longues années, et le membre raidi reprend sa flexibilité ordinaire.

A un sourd-muet de naissance, il ouvre la bouche, en lui disant :

– Usez de la parole avec prudence, le Seigneur vous bénira.

Et le sourd-muet, tressaillant d'allégresse, remplit l'air des accents de la reconnaissance.

Une femme essoufflée par une course précipitée, tenant sur son sein un petit enfant dont la pâleur annonçait la fin prochaine, fend la foule, en poussant des cris lamentables.

– Ayez pitié de moi ! sauvez mon enfant de la mort qui le menace ! rendez-lui la vie, je vous en conjure !

Saint Romuald attendri prend le petit moribond sur ses bras, le baise affectueusement et le rend plein de vie à sa mère, en lui recommandant de l'élever dans la crainte de Dieu, parce qu'il est réservé à de hautes destinées. L'enfant, en effet, grandit en sagesse, devint plus tard un disciple fervent de son sauveur, et fut ensuite archevêque en Hongrie.

Ainsi, au don des miracles, notre bienheureux abbé joignait celui de la prophétie.

Naturellement ces merveilles prodigieuses accomplies en si grand nombre produisirent une immense sensation dans la ville de Rome. Le souverain-pontife, à la porte duquel elles avaient eu lieu, en fut plus ému que tout autre. Aussi, lorsque le pieux visiteur se jeta à ses genoux pour vénérer en lui le représentant de Jésus Christ, il le releva pour l'embrasser avec tendresse.

– Heureux suis-je de vous voir, lui dit-il, vous qui travaillez avec tant d'ardeur à l'extension de la doctrine monastique.

– Très saint Père, répondit humblement saint Romuald, je suis l'inspiration d'En-Haut, désirant toujours la gloire de Dieu et le salut des âmes.

– Continuez ainsi, vous mériterez du ciel et de de la terre. Dotez cette capitale du christianisme de quelques-uns de ces refuges sacrés où la piété des fidèles s'épanouit à l'ombre de la croix par les mortifications volontaires. Vous avez ici un théâtre sur lequel peuvent se déployer votre zèle et votre charité. On ne manquera pas de vous offrir des terres et des maisons, acceptez-les. Bientôt vous les peuplerez de nombreux disciples qui, marchant sur vos traces, attireront sur cette grande cité les bénédictions célestes.

Les affirmations du pape ne tardèrent pas à se vérifier.

Saint Romuald sortait à peine du Vatican, après avoir exhalé une longue supplication au tombeau des apôtres, qu'un riche seigneur, devançant la multitude massée sur la place, qui l'attendait avec impatience, se prosterna devant lui, les larmes aux yeux, en le conjurant d'accepter l'hospitalité dans son palais.

– Volontiers, répondit-il, mais à la condition que vous me laisserez la liberté de vivre selon mes habitudes.

– Certainement, s'écria le seigneur, qui avait en ceci une intention particulière.

Son fils unique gisait depuis l'âge de dix ans, et il en avait vingt-deux, paralysé de tous ses membres.

– Pourquoi, s'était-il dit à lui-même, ce grand serviteur de Dieu ne guérirait-il pas mon cher enfant ?

Suivis donc de ce cortège imposant qui grossissait à mesure qu'ils avançaient dans les rues, le saint anachorète et son hôte joyeux arrivèrent à la somptueuse habitation. Ce dernier se hâta de le conduire auprès du pauvre paralytique, en lui demandant de le bénir.

Quelle ne fut pas la surprise des assistants, en voyant le jeune infirme se lever sur son séant, rejeter ses couvertures, sauter à bas de sa couche, et debout, frémissant de bonheur, se précipiter dans les bras de sa mère et de son père attendris.

– Ô envoyé du céleste Médecin, s'exclama-t-il en s'adressant à son libérateur, je vous dois la résurrection de mon corps; désormais mon âme vous appartiendra, votre pays sera mon pays, votre famille sera ma famille je vous suivrai, s'il le faut, jusqu'aux extrémités du globe, pour témoigner à Dieu et à vous ma sincère gratitude.

Les parents, qui ne s'attendaient pas à une pareille détermination, rêvant pour leur fils, leur seul descendant, une position brillante, passèrent d'une vive allégresse à une douleur profonde. Ils se reprochaient presque d'avoir attiré saint Romuald chez eux. Celui-ci eut l'intuition de leurs pensées intimes.

– Comment ! leur dit-il, la miséricorde divine s'est manifestée sur vous; elle vous a étonnés par sa force soudaine, vous le reconnaissez, et maintenant vous arrêteriez ses effets salutaires sur cette âme généreuse qui doit vous être si chère ? Oh ! changez, changez de sentiments Permettez à votre fils de se vouer au service de Dieu, sinon il vous arrivera malheur.

Muets et silencieux, les parents demeuraient stupéfaits de ce résultat inattendu. Les exhortations, les prières ne les touchaient nullement.

– Décidez-vous, reprit le saint abbé, tandis que le fils guéri les suppliait de son côté de mettre un terme à leur hésitation.

– Nous ne le pouvons, dirent-ils enfin; nous voulons conserver notre enfant auprès de nous : il est notre seul rejeton, et il sera notre unique héritier.

A l'instant le jeune homme, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, est renversé à terre et expire.

En vain les sanglots éclatent avec de nouvelles promesses de la part du père et de la mère; leur enfant, qu'ils n'ont pas voulu donner au Seigneur, est mort et bien mort.

Tous se retirent épouvantés.

Parmi les alliés du défunt était un récalcitrant à la loi sainte qui, témoin de ces péripéties navrantes, se convertit sincèrement. Agé de soixante et dix ans, il

n'aurait pas eu la force de suivre exactement les exercices de la vie religieuse; mais, pour compenser cette privation, il légua à saint Romuald une belle propriété située dans la campagne romaine, en le priant d'y établir un monastère.

Combien d'autres conversions étonnantes ne consacrèrent-elles pas, à Rome, la vertu du saint abbé ?

Un renégat vieilli dans la débauche et l'usure se plaisait à tourner en ridicule les auditeurs assidus qui se rendaient à ses discours; il raillait surtout ceux dont l'âme sensible se purifiait à la piscine de la pénitence.

– Imbéciles sont-ils, osait-il dire, de croire aux billevesées ridicules de ce moine exalté, qui leur promet, par de là ce monde, des jouissances impossibles. Faut-il être insensé de s'imaginer qu'après le trépas, une portion de nous-même s'envole vers une région inconnue pour y recevoir soit le châtiment, soit la récompense ? Est-ce que tout notre être ne devient pas la proie des vers et ne se dissout pas entièrement ? Allez dans un cimetière, et là vous constaterez ce que j'avance.

– Eh bien ! lui répliqua un de ses amis, puisque tu es persuadé de la certitude de tes affirmations, que crains-tu, en venant entendre ce saint prédicateur ? Jamais il n'ébranlera tes convictions si enracinées.

– Certainement non, s'exclama le renégat.

– Donc viens avec moi.

Et ensemble ils se dirigèrent vers l'église où ce jour-là la prédication devait se faire. Elle était déjà commencée. Ils eurent de la peine à trouver une place au milieu des auditeurs pressés et attentifs.

– Laissez, s'écria l'orateur inspiré, laissez venir à la fontaine de vie cet infortuné pécheur qui, après avoir renié sa foi, s'obstine maintenant à refuser l'illumination divine. Ah ! il se moque de nos enseignements chrétiens, il se rit de la doctrine de l'immortalité. Quand s'accomplit notre dissolution mortelle, tout va périr dans la terre, affirme-t-il. Il nous traite d'imbéciles et d'insensés, nous tous qui croyons à ces grandes vérités. Tremblez, renégat endurci, le moment approche où vous paraîtrez devant votre souverain Juge. Ne voyez-vous pas la mort aiguisant sa faux impitoyable pour vous frapper ? Elle est là, là voilà !

Et, aux yeux de tout l'auditoire épouvanté, apparut le spectre effrayant de la mort un squelette décharné, des yeux duquel s'échappaient des rayons de feu allant droit au renégat, qui fut pris d'un mouvement convulsif et cria :

– Miséricorde ! miséricorde !

Le jour même il s'endormit dans le Seigneur, repentant et plein de reconnaissance envers celui qui avait été l'instrument de la grâce en sa faveur.

Rome toute entière éprouva une de ces commotions profondes ordinairement causées par les événements les plus graves qui ébranlent l'existence d'un peuple. Ce thaumaturge étranger, dont la renommée avait exalté les actions et les œuvres infinies, devenait son idole. Elle lui prodiguait les témoignages d'une vénération presque égale à celle dont elle entourait le souverain-pontife.

Pour se soustraire à tous ces hommages, qui lui devenaient importuns, l'humble abbé répétait sans cesse ce verset expressif du psalmiste : «Seigneur, à votre nom toute la gloire, mais non, non à nous.» (Ps 121,1)

Il profita de la donation qu'on lui fit de la montagne Sistrion, près Sasso-Ferrato, pour s'y installer promptement. Déjà s'élevait sur le sommet de cette montagne une vieille basilique gardée par un ermite. Là encore des disciples nombreux et fervents lui formèrent une brillante couronne; comme dans tous les monastères qu'il avait déjà fondés, il sut imprimer un élan indescriptible vers la vertu sérieuse. Il ne se contentait pas des apparences : il exigeait un fond réel, approfondi, solide. Il aimait à commenter cet antique adage : «Celui-là n'est pas réellement seul qui ne s'occupe pas de Dieu seul.»

Or, parmi les jeunes gens qu'il avait revêtus des saintes livrées de Jésus Christ, s'en trouvait un de noble origine romaine, dont la physionomie angélique contrastait étrangement avec des habitudes vicieuses d'une passion que saint Paul défend de nommer. Le perspicace supérieur en eut-il l'intuition, ou bien reçut-il de l'Esprit des

lumières une révélation directe ? Toujours est-il qu'il s'appliqua soigneusement à extirper jusqu'en sa racine ce vice odieux. Malheureusement le moine dévoyé se révolta contre les prévenances minutieuses de son père spirituel.

– Vous vous trompez, lui objecta-t-il avec une fierté révoltante, en face de la communauté.

– Oh ! mon cher enfant, répondit le tendre père, corrigez-vous, purifiez-vous, et croyez que mes instances n'ont pour motif que la perfection de votre âme.

Mais le jeune débauché, aigri comme le sont tous ceux que ce honteux entraînement captive, jura de se venger.

Ah ! se dit-il en lui-même, on m'accuse, on me tourmente, eh bien ! je tourmenterai mon accusateur, je détruirai sa réputation; l'auréole de sa prétendue sainteté s'effacera sous mes coups inexorables; il sera flétri dans son honneur, dont il traînera l'ignominieux manteau lacéré par mes mains. On le traitera comme un maudit lépreux, chassé de sa propre famille. A moi, Furie de la vengeance !

Le misérable, en effet, sous cette influence satanique, ourdit adroitement sa trame perfide auprès des plus anciens religieux.

– Vous ne savez pas, leur insinua-t-il, pourquoi notre père était, depuis que que temps, si assidu près de moi ? N'avez-vous pas remarqué qu'il passait de longues heures dans ma cellule, qu'il y venait même la nuit ? Ah ! si je vous en révélais la cause, vous seriez terrifiés.

Alors, pleurant à chaudes larmes, l'hypocrite menteur se taisait, comme quelqu'un qui est accablé par un lourd secret dont il n'ose décharger le poids.

– Mais ne craignez-pas, lui disaient ses confidents trompés, que le doute commençait à ébranler et qui peut-être n'étaient pas fâchés de se débarrasser de leur vigilant fondateur, toujours prêt à les ramener au devoir, justement exigeant dans l'acquisition des vertus, dont la surveillance et l'exemple les fatiguaient.

– Ô mes chers frères, reprenait le vil effronté en abaissant ses paupières et en parant son visage d'une modestie affectée, aurai-je la force de vous l'avouer ?

– Oui, oui, nous sommes intéressés à tout savoir.

– Eh bien ! j'ai péché avec lui; il est mon corrupteur.

A cette révélation horriblement calomnieuse, faite au milieu des sanglots et des pleurs simulés, avec la mise en scène des grimaces de l'innocence trahie et confuse, les moines se voilèrent le front de leurs mains, en criant au scandale. Alors ils furent tous pris de vertige, cherchant à qui mieux mieux un châtement radical.

Les uns criaient :

– Pendons-le, cet impudique criminel, ou bien enfermons-le dans sa cellule et brûlons-le tout vivant ! Ô abomination de la désolation ! s'exclamaient les autres, précipitons-le du haut de ce pic abrupte, et que son corps, roulant de roc en roc, aille pourrir dans l'abîme où les animaux voraces achèveront de le dépecer.

Il fallait franchement avoir perdu l'esprit pour attribuer de telles infamies à un vieillard de cent ans, car le serviteur de Dieu atteignait alors cet âge. Ce que c'est que l'intrigue délirante !

Néanmoins, ces pauvres écervelés n'en vinrent pas à commettre le meurtre qu'ils énonçaient avec tant de légèreté. Mais, sans preuve aucune, ils condamnèrent leur vénérable patriarche à une pénitence rigoureuse, lui interdirent la célébration des divins mystères, et enfin l'excommunièrent.

Tout autre qu'un élu se fût indigné contre une condamnation aussi injuste et aussi méchante. Il aurait provoqué une enquête, demandé des juges et au besoin se serait soustrait par la fuite à la persécution, en allant réclamer main forte auprès des centaines de prosélytes qui le révéraient. Mais, se souvenant de son doux Sauveur Jésus, qui, sans proférer une seule plainte, comme un agneau docile fut conduit au trépas, l'innocent abbé calomnié courba la tête et souffrit avec patience. cet indigne traitement.

Dans notre siècle, on n'aurait pas manqué de le croire coupable, précisément à cause de cette soumission muette. S'il n'avait rien à se reprocher, proclamerait-on,



bien sûr il se serait défendu. Il aurait invoqué la loi contre les calomnieux. N'y a-t-il pas des tribunaux ecclésiastiques et séculiers ? Pourquoi ne les charge-t-il pas de sa cause et n'intente-t-il pas un procès dont le dénouement en sa faveur proclamerait son innocence ?

La vertu n'est plus de ce monde, on ne la comprend pas.

Observons que ce misérable calomnieux parvint à l'épiscopat, en achetant l'évêché de Nocéra, qu'il gouverna pendant deux ans. Quel évêque !... La première année, un incendie détruisit son palais, ses livres et ses ornements; à la fin de la seconde, il mourut comme il avait vécu, dans l'hérésie simoniaque.

Pendant ce temps sa victime obéissante n'hésitait pas, comme un vrai coupable, à faire la pénitence imposée. Séquestré, en dehors du monastère, dans une cabane formée de branchages entrelacés, ouverte à tous les vents, à la pluie et aux rayons du soleil, il n'était visité que par un frère qui, une fois le jour, lui apportait cinq onces de pain et une cruche d'eau, mais ne lui adressait jamais la parole.

Quel est le philosophe assez expérimenté dont le génie pénétrant nous donnera la juste valeur de ce martyr volontaire ? Appelons un ange du paradis, demandons à l'archange saint Raphaël, qui énumérait à Tobie toutes ses bonnes œuvres et les évaluait à leur prix, ce qu'il pense de cette séquestration imméritée de ce jeûne forcé, de cette immense privation du saint sacrifice de la liturgie, si dure au cœur du prêtre. Ah ! certainement il nous répondra :

– J'étais là, auprès de ce prisonnier pénitent, innocemment frappé; mon regard attaché sur lui ne perdait aucun de ses mouvements intérieurs. Je comptais chacune de ses peines, chacun de ses combats. Je recueillais tous les actes de sa soumission parfaite, ainsi que les larmes abondantes qu'il répandait en silence dans l'ardeur de ses oraisons. J'entendais ses soupirs lorsqu'il suppliait le Seigneur de pardonner à ceux qui l'avaient jeté dans cette position flétrissante; et je lui disais : Parce que vous étiez agréable au Tout-Puissant, il a été nécessaire que l'épreuve vous visitât. (Tobie 12,13)

Mais Dieu lui-même devait mettre un terme à cette épreuve cuisante, qui durait depuis six mois. Une nuit, notre saint abbé arrosait sa couche de ses pleurs, se lamentant d'être privé d'offrir et de recevoir le corps et le sang de Jésus Christ.

– Ô mon Rédempteur bien-aimé, s'écriait-il, ayez pitié de mon âme; volontiers je me suis humilié devant mes disciples égarés, j'ai bu le calice amer jusqu'à la lie; mais, je vous en conjure, ne me laissez pas périr faute de cet aliment substantiel que vous ne refusez pas au dernier de vos fidèles. Oh ! pitié, compassion pour mon âme !

Soudain une éblouissante lumière illumine la pauvre hutte, une voix se fait entendre.

– Va, dit-elle, auprès de tes disciples, et annonce-leur de ma part, je suis leur Maître, que j'exige ta réhabilitation. Mets de côté ton indiscrete simplicité, pour ne pas perdre ma grâce puissante.

Aux premiers rayons du soleil, fort de cette injonction suprême, saint Romuald se rend au monastère, demande, au nom de Dieu, de revêtir les ornements sacrés, et monte à l'autel sans que personne ne s'y oppose. Oh ! quelle ne fut pas sa ferveur en gravissant de nouveau les degrés de ce glorieux Thabor où tant de fois la grande Victime de la haine était descendue dans ses mains ! Aussi, un peu avant le moment solennel de la consécration, fut-il ravi en une extase d'amour. Il s'éleva vers la région supérieure de la béatitude et perdit entièrement toute sensation terrestre. Immobile, les bras en croix, les yeux en haut, la physionomie animée, dont la coloration était plus sensible à cause de la blancheur de sa barbe touffue, les lèvres entr'ouvertes et souriantes, il ressemblait à une de ces statues antiques devant lesquelles on demeure en contemplation sans jamais se lasser de les admirer.

Pendant une heure saint Romuald ne fut plus de ce monde. Il conversait intimement avec Celui qui sait anéantir les stigmates de la souffrance, en nous inondant des suavités de ses ineffables promesses.

– «Ô que le Seigneur est bon, qu'il est doux !» (Sag 12,1), répondit-il à ses disciples étonnés, qui l'interrogeaient. Emporté dans le ciel, je me suis prosterné

devant le Roi des rois, et aussitôt il m'a dit : «Je t'ordonne d'user de l'intelligence dont je t'ai doué pour l'exposition des psaumes, et je veux que tu les mettes en ordre sur des cartons, afin qu'on puisse s'en servir.» Et moi, saisi d'une grande et inénarrable terreur, je m'inclinai, ne pouvant proférer que ces mots : Fiat ! fiat !...

– Mais, demandèrent quelques-uns, maître, quel âge peut avoir l'âme et quel est son aspect ?

Je sais, fit-il, que l'âme de l'homme ravi en Jésus Christ devant Dieu est resplendissante comme la neige. Son aspect est d'apparence humaine et de son âge actuel.

Cette réponse si précise laissa voir clairement qu'il parlait de lui-même.Or, tandis qu'il avait été enlevé vers les demeures éternelles, on avait continué à le voir à l'autel. Grave question que celle de l'ubiquité !Miracle du premier ordre !

## CHAPITRE 11

Immédiatement après cette réhabilitation miraculeuse, saint Romuald, suivant l'ordre du Seigneur, élaborait la pieuse exposition des psaumes et de quelques chants des prophètes, dont les périodes cadencées rappellent le style poétique de saint Jean Chrysostôme ou de saint Augustin.

Saint Romuald laissait parler son cœur à l'aise dans ces commentaires si pieux. Les réflexions abondent à la lecture de ces pages si simplement écrites. On voudrait les graver dans sa mémoire, pour les méditer avec fruit.

Ainsi agissaient ses disciples les plus attentifs à ses leçons. Du reste, la leçon la plus entraînante était toujours celle de sa vie. A mesure qu'il avançait vers l'éternité, il semblait vouloir acquérir plus de mérites; et au lieu de se relâcher de quelques pratiques difficiles de mortification, comme un vieillard de plus de cent ans aurait le droit de le faire, au contraire il en ajoutait de nouvelles.

Pendant les sept ans qu'il passa sur la montagne de Sitrio, à part les conférences spirituelles et les conversations obligées, il garda le plus parfait silence. Son corps, revêtu d'un âpre cilice, n'était presque qu'une plaie. Pendant le Carême, sa nourriture quotidienne consistait en une écuelle de légumes, et pendant le reste de l'année il jeûnait constamment, en ne prenant pas au-delà de cinq onces de nourriture.

Il était fort ingénieux à se mortifier pour les aliments. Quelquefois il demandait des choses qui lui plaisaient, pour en faire le sacrifice à Dieu, et se moquer de sa sensualité !

– Voilà, Romuald, se disait-il à lui-même, voilà un excellent morceau fort bien apprêté; sans doute tu le trouverais exquis et de bon goût, mais tu n'y toucheras point, et je te l'ai servi pour aiguïser et augmenter ta mortification.

Et il remettait le plat au cellérier, sans le goûter.

Sa physionomie respectée par les rides se peignait une gracieuse sérénité, toujours embellie du sourire le plus charmant.

Un certain frère Grégoire souffrait cruellement d'une violente douleur de tête. Il vint à la cellule du bienheureux, où se trouvaient réunis les autres frères, en poussant des cris déchirants.

– Qu'avez-vous donc ? lui demanda saint Romuald.

– Hélas ! hélas ! Père bien-aimé, ma tête est en feu; guérissez-moi.

– Ceci n'est pas un mal ordinaire, pensa-t-il, mais quelque ruse du vieux tentateur. Allons, ne vous chagrinez pas, ajouta-t-il en riant, laissez que je chasse votre douleur.

Il souffla légèrement sur le front du patient. Il voulut que tous les frères présents fissent de même. Et à l'instant la douleur cessa, sans qu'il en restât la moindre trace.

Il faut croire que le saint homme, pour éviter de vaines louanges, feignit cet amusement.

Une autre fois, on lui amena un étranger, qui depuis longtemps avait perdu l'usage de la raison, à cause d'un ébranlement perpétuel du cerveau. Il ne savait plus ni ce qu'il disait, ni ce qu'il faisait. Sur ses traits hébétés se lisait une atroce souffrance, dont aucun remède n'avait pu calmer l'irritation. A peine le compatissant abbé l'eut-il aperçut, qu'il le prit dans ses bras, et le baisa tendrement. Aussitôt l'insensé recouvra la raison, l'apaisement se fit dans son âme, et il racontait qu'au moment où il recevait ce baiser salutaire, un vent doux et agréable avait couru autour de sa tête et en avait comme aspiré toutes les mauvaises humeurs, en la dégageant complètement.

Le même frère Grégoire dont il a été question plus haut avait les deux jambes couvertes d'une espèce de lèpre fétide qui tendait à l'éléphantiasis.

– Lavez-vous dans le torrent voisin, une fois le jour, et pendant trois jours.

Le bon frère suivit cette ordonnance avec ponctualité, plus par obéissance que dans l'intention d'être guéri. A la première ablution, la tumeur disparut, l'infection cessa et les chairs reprirent leur couleur naturelle.

Ainsi, lisons-nous dans la Bible, qu'Elisée enjoignit à Naaman de se baigner sept fois dans le Jourdain, et qu'il fut purifié de sa lèpre.

Néanmoins ces miraculeux événements trouvaient, comme toujours, des détracteurs, même parmi les moines. Un d'entre eux, vivant dans un ermitage, lointain, avait conservé pour sa famille une affection trop véhémement. Ses parents, qui habitaient Rome, troublaient sans cesse son repos par le récit de leurs affaires domestiques; et enfin un jour, à force de sollicitations, lui persuadèrent de les accompagner chez eux. L'ermite condescendit, quoique difficilement, à ce désir. C'était pendant le Carême. Saint Romuald, surnaturellement instruit du fait, en fut comme indigné et ne put s'empêcher de témoigner sa surprise à un frère qui se trouvait avec lui en ce moment-là.

– Comment ce brave homme, s'exclama-t-il, a-t-il eu le courage de quitter sa cellule pour aller à Rome, traiter d'une chose purement humaine qui ne le regardait pas ?

Le frère, étonné de cette exclamation, sachant bien que personne n'était venu, s'informa et finit par reconnaître que le saint abbé avait été instruit d'en-haut. Il communiqua ses impressions à un de ses collègues appelé Ingelbert, en lui disant :

– Notre maître a reçu du ciel l'avis du départ de ce frère. En vérité, Dieu l'a doué de l'esprit de prophétie.

– Détrompez-vous, répliqua vivement Ingelbert, Dieu ne prodigue pas si facilement ses dons.

– Eh ! comment ? A l'instant même où ce frère abandonnait son ermitage, je l'ai constaté, notre père me l'annonçait, sans qu'on l'eût prévenu, et vous n'admirez pas cette intuition surnaturelle ?

– Non, cela n'est pas possible; je n'y crois pas, à moins que le démon ne le lui ait appris.

– Oh ! quel blasphème prononcez-vous là ?

– Je dis ce que je pense; tenez, si ce n'est pas ainsi, que le Seigneur tout puissant m'enlève la persévérance de demeurer ici.

Trois jours après, cet infortuné contempteur de la vertu de son directeur spirituel quitta sa cellule, et s'en alla sans autre formalité.

Un autre frère nommé Gaudence, père de l'abbé du monastère de Saint-Vincent, après une conversion sincère, était venu se ranger, avec ferveur, sous le drapeau de Jésus Christ. Il avait demandé à saint Romuald la permission de laisser les mets cuits, se contentant d'un morceau de pain sec, d'eau, de pommes et de légumes crus. Un certain frère Thédald, dont la cellule était contiguë à la sienne, voulut l'imiter, et il ne cessait pas de fatiguer celui qui le servait, pour qu'il lui obtint cette autorisation. Celui-ci finit par en parler à saint Romuald.

– Volontiers, je le lui accorde, répondit-il, mais alors il sera seul à en jouir, car à dater de ce jour son compagnon se remettra à l'ordinaire de la communauté.

En apprenant cette décision, frère Gaudence se découragea et ne voulut plus cohabiter avec Thédald, qui le privait de ce genre de vie. Il mourut peu après et fut enseveli dans le cimetière commun, auprès d'un vénérable père appelé Bérard, un des premiers enfants de saint Romuald. Mais comme il était mort dans la désobéissance, aucune prière ne fut faite publiquement à son intention.

Quelque temps après, pendant l'office, un des cénobites, ayant été pris d'un violent mal aux dents, se vit contraint de cesser la psalmodie et de quitter le chœur. Il entra dans le cimetière attenant à l'église, et s'étendit, en travers, en gémissant, sur le tombeau du père Bérard et sur celui du frère Gaudence, qui se touchaient, avec l'espoir d'obtenir un soulagement par leur entremise. Il pria avec ferveur, lorsqu'une somnolence subite s'empara de tous ses sens et le plongea en un profond assoupissement. Alors, au milieu d'une éblouissante lumière, il aperçut le père Bérard, revêtu d'une chasuble diamantée, célébrant la sainte liturgie sur un autel pompeusement paré, ayant en main un livre écrit en lettres d'or. Par côté, se tenait frère Gaudence, pleurant tristement, les yeux bas, le corps plié en deux, comme un excommunié, qui n'osait pas s'approcher des divins mystères. Bientôt il lui parla ainsi :

– Vous voyez, ô mon cher frère, le livre superbe du père Bérard; eh bien ! moi aussi j'en aurais un absolument pareil si, hélas ! hélas ! le frère Thédald ne me l'avait pas enlevé.

Le frère, s'éveillant aussitôt, ne ressentit plus la moindre douleur. Tout joyeux, il raconta ensuite en détail cette étrange vision à tous les frères.

– Désormais, leur observa saint Romuald, après avoir entendu ce récit, nous priions tous pour ce pauvre frère Gaudence, suppliant le Seigneur de lui accorder miséricorde et de lui donner la paix éternelle.

Quand le saint patriarche était obligé de faire un voyage, il livrait à un frère la garde de sa cellule. Celui-ci, sans respect et par trop téméraire, se coucha sur la natte de joncs qui lui servait de lit. Pendant la nuit, les esprits malins se ruent cruellement sur lui, l'accablent de coups redoublés et le jettent hors du lit, le laissant à demi-mort. Assurément il méritait d'être châtié de sa faute par ces orgueilleux vengeurs. Lui qui, sans humilité, ajoute le narrateur contemporain, avait oublié les simples convenances, sentit la correction de mains dures et impies.

Une autre fois le vénéré maître, s'absentant pour quelques jours, laissa encore un frère dans sa cellule.

– Père, lui dit celui-ci, je ne coucherai pas sur votre lit, parce que je craindrais ce qui est arrivé à mon collègue.

– Vous le pouvez, répondit le saint; couchez-y, vous dormirez tranquille. L'autre, en s'y reposant, n'avait pas eu cette autorisation. Mais vous, ne craignez pas, vous ne serez pas tourmenté.

C'est ce qui eut lieu.

Un certain Arduin, ayant résolu de se consacrer à Dieu, vint s'entendre, à ce sujet, avec saint Romuald, et retourna à sa maison pour mettre ordre à quelques affaires. Sa femme l'apercevant se jeta dans une colère épouvantable, en lui criant :

– Ainsi, imbécile, tu viens de consulter ce vieux séducteur hérétique, et tu m'abandonnes à la misère, dépourvue de tout secours humain ?

Ce disant, elle tombe en démente, brise tout, déchire tout, avec une fureur indescriptible.

Saint Romuald avait coutume de donner aux frères qui partaient pour un voyage, soit du pain, soit des fruits ou toute autre petite provision de bouche, qu'il bénissait. Ceux-ci avaient observé et expérimenté, mille fois, qu'en faisant manger à un malade un morceau de ces aliments bénits, le malade guérissait. Plusieurs infirmes avaient même recouvré la santé en buvant de l'eau dont le vénéré père s'était lavé les mains. Mais il fallait lui cacher la chose avec précaution, si non il s'attristait profondément.

Donc cette malheureuse femme insensée se livrait à toutes les excentricités de sa folie, depuis quelques mois, lorsque trois frères passèrent et la forcèrent à manger

un peu de leur pain de voyage. Dès qu'elle l'eut absorbé, sa physionomie devint douce et calme, son esprit se rasséra et fut entièrement délivré de l'insanité qui l'obsédait si fatalement.

– Ô mon Dieu ! s'écria-t-elle aussitôt, je vous offre mes plus vives actions de grâces de m'avoir rendu mon intelligence, par l'entremise de votre serviteur Romuald. Volontiers je permets à mon mari de suivre ses inclinations religieuses.

Ces merveilleuses guérisons devinrent très multipliées, et de pays à pays elles étaient racontées avec stupéfaction. C'est pourquoi on s'empressait de posséder du pain ou des fruits bénits, et de là ce proverbe vulgaire encore en usage en diverses provinces d'Italie : «Mets sur ta table le plat de saint Romuald, ton repas sera salubre.»

Aussi venait-on, de toutes parts, réclamer son assistance. Son humilité souffrait de ces visites importunes, mais ne les repoussait pas. Saint Romuald avait conservé la politesse exquise des nobles races, qui dénote un grand cœur, et l'on aurait pu lui appliquer ce mot frappant : «En devenant moine fondateur et père d'une nombreuse famille religieuse, n'avait rien perdu des instincts généreux de sa haute naissance.

## CHAPITRE 12

Pendant sept ans, saint Romuald vécut dans ce désert de Sitrio, comme on vivait jadis dans celui de Nitrie. Dieu l'avait suscité au dixième siècle pour repeupler les solitudes et les glorifier par la sanctification d'un nombre infini d'hommes et de femmes, ses émules ardents. Tous marchaient nu-pieds, se nourrissaient de légumes, ne buvaient que de l'eau, méprisaient les satisfactions terrestres, poussaient enfin la mortification aux dernières limites. La maigreur de leur corps et la pâleur de leur physionomie témoignaient, du reste, de leur régime pénitent. Plusieurs se condamnaient à une réclusion perpétuelle en des réduits obscurs et malsains, où, par une petite ouverture, on leur faisait passer quelques aliments. D'autres, quoique habitant un ermitage, se réunissaient pour les offices du chœur dans l'église avec les moines, qui restaient tous ensemble.

Car telle est la division des communautés fondées par saint Romuald.

La règle pour tous est celle de saint Benoît, avec des constitutions particulières adaptées à chacune des trois catégories religieuses.

Les conventuels se livrent à l'étude, à la prédication et à l'administration des biens temporels de tout l'ordre; voilà pourquoi non loin des ermitages s'élève toujours un monastère de la vie commune.

Les ermites sont disséminés çà et là, en des cellules séparées les unes des autres par un jardin, et, au son de la cloche, se rendent à l'église pour les exercices généraux.

Les reclus n'ont d'autre communication qu'avec leur confesseur, qui vient tous les huit jours, ou plus souvent si c'est nécessaire, leur apporter les secours spirituels, la sainte Eucharistie, et s'entretenir avec eux de l'état de leur âme.

En contemplant cette admirable combinaison, qui favorise toutes les aspirations auxquelles l'homme pieux puisse ici-bas donner un libre cours, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec Pierre Damien : «Ô siècle d'or de saint Romuald ! ô génie de ce bienheureux père, qui a su reproduire avec tant d'art, au fond des vallées, sur le sommet et le penchant des collines, comme au sein des sombres forêts, le ravissant tableau de la céleste Jérusalem, où s'élèvent diverses demeures aussi agréables les unes que les autres.»

Comme le patriarche Jacob, dont il égalera l'existence, saint Romuald, arrivé à cent deux ans, recevait la sanction de ses œuvres innombrables. Dieu voulut y apposer le sceau de sa complaisance et de ses promesses.

Le saint fondateur examinait un jour le plateau supérieur de l'Apennin, en parcourait les sites accidentés, avec l'intention d'y édifier un monastère. Là serpentait une eau limpide dont la source abondante rendait ce lieu enchanteur, en y entretenant

une verdure perpétuelle. Le vénérable explorateur, fatigué, s'assit auprès de cette fontaine, tout heureux de sa découverte, pour réfléchir plus à l'aise sur ses projets de construction et d'aménagement. Peu à peu une douceur languissante le pénètre, ses yeux se ferment lentement, sa tête appesantie se penche sur sa poitrine, il s'endort en un paisible sommeil. Quel spectacle surprenant se déroule à son esprit émerveillé ? Une immense échelle posée à terre s'élevait jusqu'aux cieux et s'appuyait sur les marches du trône de Dieu. Le Seigneur tout puissant, assis au milieu des phalanges angéliques, environné de nuages d'or, dans tout l'éclat de sa majesté sainte, lui souriait avec bonté, en le regardant d'un œil de satisfaction. Et des religieux vêtus de robes blanches, parmi lesquels il reconnut ses disciples fervents, montaient au paradis.

Au sortir de ce sommeil mystérieux, le saint, vivement impressionné, descendit vers le seigneur Maldoli, propriétaire de ce local, qui devint plus tard un de ses disciples, honoré comme bienheureux, et, avec l'intime conviction d'être exaucé, lui demanda une portion de terrain. Celui-ci, qui avait eu la même vision, non seulement la lui accorda, mais y ajouta une maison de campagne très productive. Du nom de ce généreux donataire uni au mot champ se forma l'appellation de Camaldules, en italien Campo Maldoli, et par abréviation Camaldoli.

Dès lors, saint Romuald, qui avait porté jusque-là le costume noir des Bénédictins, le changea en un costume blanc, toujours composé de la robe, du scapulaire, de la ceinture et du capuchon, avec la coule à larges manches comme habit de chœur.

C'était l'an 1012, date exacte de la fondation de l'ordre des Camaldules.

Tous les monastères et les ermitages créés auparavant s'empressèrent d'adopter la couleur blanche des vêtements, en rendant à Dieu de vives actions de grâces pour la protection dont il entourait visiblement leur vénéré fondateur et ses œuvres. Accompagné du seigneur Maldoli, saint Romuald alla se prosterner aux pieds de l'évêque Elempert, qui gouvernait alors l'Eglise d'Arezzo, et lui exposa les merveilleux événements survenus. Le prélat, convaincu que les voies du Seigneur sont impénétrables et que la vertu de l'Esprit saint ne souffre point de retard, adora les desseins secrets de la Providence et s'empressa de confirmer tout ce que le ciel avait daigné opérer en faveur du nouvel institut. Il voulut assister à la pose de la première pierre de l'édifice et la bénir. C'est pourquoi, suivi d'un brillant cortège d'ecclésiastiques et de chevaliers, il se rendit à l'endroit indiqué et accomplit solennellement la cérémonie. De plus, il fit un don considérable de terres adjacentes, dont les revenus étaient très lucratifs. Camaldoli devint le centre de cette vaste agglomération d'âmes unies par les mêmes liens, par les mêmes sentiments, par les mêmes désirs.

## CHAPITRE 13

L'empereur Henri II, dont la mémoire est inscrite au catalogue des saints, étant venu en Italie, se hâta de faire la connaissance de notre vaillant athlète de la perfection. Il lui députa des ambassadeurs pour le prier de se rendre auprès de lui, promettant d'avance de souscrire à toutes ses volontés, s'il daignait accéder à ses désirs. Mais l'humble abbé, qui n'aimait pas à paraître, prétextait mille raisons pour éviter l'honneur de se présenter au prince. Et comme il lui répugnait de manquer aux devoirs de la reconnaissance, il insista sur son grand âge et sur la peine qu'il éprouvait à se mouvoir.

– Ne craignez pas, observèrent les ambassadeurs, nous avons des véhicules fort doux, dont le mouvement ne peut pas vous fatiguer.

Il fut impossible de vaincre son obstination.

– Ô vénéré père ! s'exclamèrent alors ses disciples, laissez-vous gagner par nos supplications : contentez ces braves gens. Vous le voyez, nous sommes si nombreux ici, que vous ne savez plus où nous loger; allez et priez ce bon empereur de vous

donner un grand monastère où bientôt de nouveaux enfants accourront en foule sous le drapeau de la croix.

L'homme de Dieu, soit par une révélation déjà reçue, soit par une subite inspiration, leur répondit avec assurance :

– Sachez, mes chers amis, que vous recevrez en donation, de la part de l'empereur, l'abbaye de Mont-Amiate. Examinez maintenant quel est celui que vous voulez y constituer comme supérieur.

Se levant ensuite, il monta sur le char des ambassadeurs, qui se mirent aussitôt en route.

Pendant ce temps, les cénobites se rassemblèrent à la salle capitulaire, pour procéder à l'élection du futur abbé.

Dès que saint Romuald fut introduit auprès de l'empereur, celui-ci se leva et, lui tendant la main en s'inclinant avec respect, il lui dit :

– Ô bien-aimé père, je désirerais bien que mon âme fût semblable à la vôtre !

Confus d'un compliment aussi flatteur, le vénérable vieillard répondit avec humilité :

– Eh ! prince, demain nous traiterons cette grave question.

Ce fut fini, il n'ouvrit plus la bouche pendant tout le temps que dura l'entrevue. Ce silence provoqua un étonnement universel. Henri II eut l'intelligence de ce rigoureux mutisme, basé sur l'abnégation, et souhaitant un bon repos à son digne hôte, il le convia le lendemain à un entretien particulier, afin de pouvoir converser librement avec lui et le consulter sur plusieurs questions importantes. Les courtisans allemands s'écartaient avec une profonde révérence lorsqu'il passait au milieu d'eux, lui demandaient sa bénédiction et cherchaient à arracher quelques fils de sa robe, pour les emporter dans leur patrie, comme des reliques. Le saint, s'en étant aperçu, en fut tellement affligé, qu'il voulut sur-le-champ regagner son cher ermitage; mais ses disciples l'en empêchèrent.

Le lendemain, dans une audience intime, son cœur, embrasé du feu de la justice, déploya ses flammes les plus ardentes sur trois sujets de saisissante actualité : la restitution du droit des Églises, la violence des potentats et l'oppression des pauvres.

A cette époque, comme toujours, du reste, le génie du mal s'évertuait à détruire tout ce que le bien s'exerce à édifier. La physionomie générale est donc à peu près toujours la même; et les remontrances de la franchise apostolique de saint Romuald, frapperaient aujourd'hui aussi justement.

Écoutons-le :

«Prince, dit-il à son puissant interlocuteur, Jésus Christ a établi son Eglise indépendante de l'autorité des rois, dont elle doit respecter le pouvoir; car il l'a proclamé : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* (Mt 22,24) Il lui a donné le droit de s'établir en tous lieux : «Allez, enseignez toutes les nations,» ordonnait-il à ses apôtres (Mt 18,29), et sachez-le : «par moi les rois règnent, et les législateurs formulent des lois justes.» (Pro 8,,15) Or, la justice n'inspire plus ceux qui se parent hypocritement de son sceptre. Une seule préoccupation les agite, c'est d'attenter aux droits imprescriptibles de l'Église. Ils prétendent s'ingérer dans ses affaires et y portent le désordre. Quoi de plus odieux ? Leur usurpation va jusqu'à la violence. N'a -t-on pas vu, avec indignation, des préfets de certaines provinces envahir les possessions ecclésiastiques et les ravager ? Que dis-je les ravager ? S'en emparer de force et en dépouiller les légitimes propriétaires. Ô malheur ! ô misère ! ô honte ! N'est-ce pas là un vol sacrilège ?

«Les rois sont responsables de ces exactions criantes qui privent les pauvres de leurs revenus inaliénables. Ah ! les pauvres sont devenus le point de mire des potentats, auxquels rien ne manque, et qui les appellent la plaie de la société. Mais pour l'Église, les malheureux sont des perles précieuses. Toujours nous serons heureux d'en avoir, parce qu'ils nous représentent le grand modèle de la pauvreté, qui «n'avait pas même où reposer sa tête.» (Mt 26,11) Après leur avoir ravi leurs biens,

on les chasse comme un vil troupeau d'animaux infects. Cependant c'est, Dieu qui les a choisis.»

L'histoire n'a pas noté quelle fut l'impression du monarque; mais c'était un saint, et certainement s'il avait à se reprocher quelque abus de pouvoir volontaire ou involontaire contre l'Eglise et les pauvres, il dut le réparer immédiatement. Et, ainsi que l'avait prédit le serviteur de Dieu, avant de le congédier, il lui fit présent de l'abbaye de Mont-Amiate, en Toscane, en le priant d'y placer des religieux formés par ses soins.

## CHAPITRE 14

Cette abbaye de Mont-Amiate devient pour notre infatigable patriarche une nouvelle source d'ennui. Ainsi en avait-il été toutes les fois qu'il entreprenait une fondation. «La vertu, écrit saint Paul, se perfectionne dans la douleur. (II Cor 12,9)» De fait, une œuvre pieuse à laquelle manquerait à sa naissance ce sceau divin de viabilité risquerait d'être étouffée à son berceau. Nous l'avons déjà constaté, cette faveur céleste n'a jamais fait défaut à aucun des établissements créés par saint Romuald. Mais il paraît qu'à Mont-Amiate les tracasseries s'accumulèrent en si grand nombre, que l'historien scrupuleux, Pierre Damien, ne se sent pas le courage de les énumérer. Un seul fait, ajoute-t-il, démontrera que l'assistance divine l'aida en toutes choses, et il suffira à l'intelligent lecteur, pour lui donner à comprendre que le secours fut toujours prompt à son égard.

Un de ses moines, curieux et bavard, transgressait constamment la règle du silence, surtout avec les visiteurs, qu'il accablait de questions indiscrètes. C'était là un grave défaut, dont son vigilant supérieur l'avait averti charitablement maintes fois, sans parvenir à l'en corriger. Un jour qu'il s'était oublié jusqu'à s'absenter d'une partie de l'office, en donnant un libre cours à sa loquacité, la réprimande dut être plus sévère. Il en fut tellement piqué, qu'il s'exalta outre mesure, entra dans une violente exaspération, et forma l'abominable projet d'assassiner son vénérable correcteur.

Le voilà aiguisant en cachette un pieu de bois dur, attendant l'occasion favorable pour s'en servir.

La nuit suivante, il dormait, lourdement assoupi, lorsqu'il voit un énorme serpent, la gueule béante, dérouler ses anneaux et se hisser sur son lit, en sifflant. Son regard fixe et perçant le fascine et l'immobilise. L'animal le frappe rapidement à plusieurs reprises, vers la poitrine, de son dard empoisonné, en le couvrant de sa bave immonde. Dans un effort suprême, il pousse un cri de désespoir, appelant à son aide saint Romuald lui-même, qui, miraculeusement prévenu de la triste situation de son disciple, accourait en ce moment pour le délivrer. A son approche, le reptile redouble ses coups, comme pour achever sa victime; mais, sans hésiter, le vieillard intrépide le saisit, le jette à terre, où il l'écrase sous ses pieds.

– Ô généreux père, s'écrie le pauvre moine tremblant, vous rendez le bien pour le mal je méditais votre mort et vous me sauvez la vie. Oui, je vous en fais l'aveu, j'avais résolu de vous percer la poitrine avec un pieu aigu, pendant votre sommeil. Dieu m'a arrêté. Ô père miséricordieux, ayez pitié de moi; infligez-moi une rude pénitence.

La pénitence fut que s'il enfreignait une seule fois le silence, on le chasserait indignement du monastère.

Saint Romuald avait coutume, hors des jours de jeûne, de s'asseoir à la table commune, mais de ne toucher qu'à un seul plat. Le reste passait inaperçu pour lui, absorbé qu'il était par la lecture. Pendant le Carême, il ne sortait pas de sa cellule, à moins d'y être forcé par une nécessité inévitable. Ce temps consacré à la mortification approchait, et rêvant de le passer au loin, dans la plus parfaite solitude, il alla, accompagné de quelques-uns de ses disciples, explorer les environs, pour y trouver un emplacement bien isolé.



L'exploration durait depuis plusieurs heures, lorsqu'un torrent débordé vint les cerner à l'improviste sur un tertre un peu élevé. Pas moyen de sortir de cette île si inopinément formée, et impossible de recevoir le moindre secours du monastère. C'était le lundi de la Quinquagésime. Chaque jour ils se partageaient quelques châtaignes, qu'ils avaient apportées dans leurs poches, avec l'espoir de franchir l'eau diminuée. Mais l'eau ne diminuait pas.

Le dimanche arriva, et il n'y avait plus que deux châtaignes pour chacun. La provision était finie.

– Qu'allons-nous devenir ? demandèrent les frères fort inquiets. Nous voilà réduits à la famine après ce repas, nous n'avons plus rien à manger !

Le serviteur de Dieu, toujours joyeux et plein de confiance en Celui qui nourrit les petits oiseaux, leur répondit en souriant :

– Si le Seigneur ne m'envoie pas du pain par quelqu'un aujourd'hui, je ne mangerai absolument rien.

Les frères étonnés se demandaient entre eux d'où leur père pouvait espérer un secours, et se flatter de cette douce illusion. Certains, cependant, qu'il ne formulerait pas imprudemment un pareil vœu, ils commencèrent à attendre avec confiance une nourriture adaptée à la solennité du jour.

C'était six heures du soir, lorsque trois jeunes adolescents inconnus, beaux comme des anges, apparaissent soudain du fond de la baie. Ils s'avancent avec grâce, portant chacun une corbeille couverte d'un linge blanc comme la neige. Leurs pieds effleuraient légèrement la terre; on aurait dit qu'ils volaient. Arrivés auprès du vénérable patriarche, ils le saluèrent par une profonde inclination de tête, déposèrent leur fardeau et enlevèrent les serviettes blanches en disant :

– Voilà du pain, des légumes et du vin que le ciel vous envoie pour vous et pour vos enfants. Nous sommes venus à grand peine jusqu'à vous, mais nous sommes contents. Réconfortez-vous, mangez, buvez, et glorifiez le Tout-Puissant, qui n'abandonne jamais ceux qui le servent avec générosité.

Et ils disparurent aux regards des frères émerveillés, qui, après avoir chanté une hymne de remerciements, avec leur père, se nourrirent avec reconnaissance de ces mets, dont la saveur surpassait toute suavité.

Le lendemain, au lever du soleil, l'eau qui les entourait ayant disparu, ils regagnèrent leur cloître, joyeux d'avoir mérité la bienveillante attention de la Providence.

Une autre fois, le saint fondateur arriva à jeun, vers le soir, sans être attendu, dans un monastère situé sur la crête d'un monticule. Les frères n'avaient que du pain dur et rien autre. Embarrassés et honteux, ils se concertaient ensemble, lorsqu'un d'entre eux eut l'idée de descendre précipitamment vers un ruisseau rocailleux, où coulait un imperceptible filet d'eau, dans lequel on n'avait jamais vu le plus petit poisson. Se prosternant sur le bord :

– Ô mon Dieu, pria-t-il avec une fervente naïveté, vous qui fîtes jaillir d'un aride rocher de l'eau en abondance pour étancher la soif du peuple israélite, daignez amener un poisson dans ce ruisseau desséché.

Sur ce il plonge la main et retire un poisson, qu'il s'empresse d'apprêter pour le souper de son vénérable patriarche.

Le Seigneur s'est plu, de tout temps, à manifester sa protection à ses fidèles serviteurs zélés pour le développement de sa gloire et pour la sanctification des âmes. Il a multiplié les prodiges à leur égard, et les prodiges les plus extraordinaires, jusqu'à bouleverser la nature.

## CHAPITRE 15

La mort des saints est toujours environnée de circonstances mystérieuses qui la rendent précieuse à Dieu et plus chère aux hommes.

Vingt ans avant son trépas, saint Romuald avait dit à ses disciples de Camaldoli qui se disputaient l'honneur de le posséder, surtout lorsqu'il eut dépassé l'âge d'un siècle et au-delà :

– Ce n'est pas ici que je rendrai le dernier soupir, mais au monastère de Castro, seul, sans être assisté par personne, et dans une cellule fermée.

Sentant ses forces diminuer de jour en jour, il voulut visiter encore une fois tous les pieux asiles que son zèle avait élevés autour de Camaldoli, les couvents, les ermitages et les cloîtres des vierges, alors peuplés de nombreux et fervents essaims d'âmes laborieuses. Comme l'apôtre saint Jean devenu vieux et ne pouvant plus parler longuement, il résumait ses sentiments en cette exhortation caractéristique :

– Mes chers enfants, aimez-vous toujours les uns les autres, dans l'amour de Jésus-Christ et de sa sainte Mère Marie, la protectrice de notre ordre. Je touche au terme de ma carrière, trop longue, hélas ! et j'aspire ardemment à me débarrasser de cette enveloppe mortelle, pour m'envoler vers le séjour de la paix, où le Seigneur, j'espère, daignera me recevoir dans sa miséricorde infinie.

Alors il les bénissait avec tendresse, au milieu d'une explosion de sanglots et de pleurs, et leur disait adieu.

Il acheva cette pérégrination finale par le monastère de la vallée de Castro, où il devait rendre le dernier soupir.

– C'est pour mourir, dit-il aux cénobites désolés, que je viens ici; bâtissez-moi une petite cellule, où je veux, loin de tout bruit et uniquement occupé de ma fin prochaine, me préparer à paraître devant mon souverain Juge.

Le vénérable vieillard fut bientôt assailli par cette foule d'incommodités gênantes dont la longévité est ordinairement frappée. C'est une langueur universelle causée par l'appauvrissement du sang et par la débilité des nerfs, qu'aucun remède ne peut combattre. Tout repos prolongé au-delà de quelques instants sur sa dure couche lui devenait impossible, et il dut forcément modérer la rigueur de ses jeûnes.

On le voyait à genoux ou assis sur un escabeau de bois, les yeux habituellement fixés vers l'éternelle patrie, dont il entrevoyait les splendides horizons.

– Père bien-aimé, lui demandaient ses enfants toujours empressés autour de lui, pour l'aider à prolonger sa course, dites-nous si vous ne souhaitez rien.

– Eh ! répondait-il, mes chers amis, à mon âge que doit-on désirer, sinon de faire la sainte volonté de Dieu ?

Oui, mais si quelque soulagement vous était nécessaire ?

– Le vrai soulagement est dans la soumission au bon plaisir de Celui qui tient notre sort dans ses mains.

En parlant ainsi, ses yeux reprenaient leur ancien éclat, sa voix était vibrante, et sur ses joues amaigries se peignait un incarnat aux couleurs les plus chaudes. Mais la faiblesse reprenait bientôt ses rigueurs désespérantes. Cet état durait depuis six mois, et alors deux frères ne le quittaient plus, excepté aux heures des offices. Un soir il les renvoya, en leur disant :

– Allez aux matines; fermez bien la porte, et revenez demain matin au point du jour.

Ceux-ci, pour ne pas lui désobéir et lui causer la moindre peine, sortirent, quoique à grand regret; mais, pleins d'anxiété, se blottirent contre la porte, l'oreille attentive. Bientôt, n'entendant plus aucun bruit, ni aucun mouvement, et se doutant de ce qui venait de s'accomplir, ils pénétrèrent promptement dans la cellule, éclairent une lumière, et trouvent, couché sur le dos, le corps de leur bienheureux père, gisant inanimé. On aurait cru qu'il dormait paisiblement.

Il dormait, en effet, du doux sommeil de l'immortalité, après avoir vécu cent vingt ans, dont cent ans passés à faire le bien et à combattre vaillamment les

combats du Seigneur Jésus.

C'était le 13 des calendes de juillet de l'année 1027. Sa fête se célèbre le 19 juin. Les innombrables miracles opérés par son intercession auprès de son tombeau et ailleurs suffirent à sa canonisation.

Cinq ans après sa mort, les Camaldules obtinrent du souverain -pontife l'autorisation de lui élever un autel. Azon, qui gouvernait la colonie religieuse de Camaldoli, voulut façonner lui-même la boîte exigüe destinée à contenir les ossements et les cendres que l'on s'attendait à trouver. Pour cela il se rendit dans la forêt, afin d'y choisir un bois spécial qui pût défier les injures du temps.

La nuit suivante un vieillard à barbe blanche apparut en songe à un bon frère, et lui adressa cette question :

- Où est le prieur du monastère ?

- Homme vénérable, répondit celui-ci, je l'ignore.

- Moi je le sais : il est allé dans la forêt, pour y chercher quelques morceaux de bois nécessaires à une cassette qui doit recevoir le corps de votre saint fondateur; mais elle sera trop étroite.

Le lendemain, le frère courut à la rencontre du prieur, qui revenait joyeux d'avoir confectionné la petite cassette.

- Mon père, lui observa-t-il respectueusement, vous avez fait là un ouvrage inutile.

- Eh ! comment ?

- Parce que les reliques n'y entreront pas toutes.

- Qui vous l'a dit ?

Un vénérable vieillard qui m'est apparu cette nuit, et m'a annoncé ce que j'ignorais, le motif de votre absence.

Néanmoins le tombeau est découvert; et quelle n'est pas la surprise de tous les assistants, de voir intact et parfaitement conservé le corps entier du saint patriarche, tel qu'il était au moment de sa sépulture, excepté une légère couche de moisissure en certains endroits.

De fait, la cassette ne put pas servir, et on se hâta de construire un large coffre, dans lequel furent déposés les restes précieux, que l'on plaça solennellement sur l'autel de la grande église.

## CHAPITRE 16

Ls ce moment, un concours prodigieux de fidèles s'établit; et l'on venait de toutes les parties de l'univers pour implorer la puissante entremise de saint Romuald. C'était un perpétuel pèlerinage.

Deux moines subalpins, venus eux aussi par dévotion, se sentirent jaloux de posséder un trésor qui attirait tant de monde et auprès duquel se succédaient tant de merveilles. Chaque jour y voyait éclater, en effet, des grâces extraordinaires, dont la narration exigerait un travail de plusieurs années.

Donc nos deux audacieux larrons choisissent bien le moment favorable. Pendant la nuit, armés de leviers et de coins, ils soulèvent le couvercle du sépulcre, et passant leurs mains s'appêtent à retirer le corps tout entier. Mais à peine le touchent-ils, qu'il se réduit en cendres. Les ossements seuls restent.

Promptement ils profitent de cet accident tout à fait étrange, puisque la chair était encore bien ferme. Ramassant les divers ossements, ils les jettent pêle-mêle dans un sac, qu'ils vont cacher en un lieu sûr, où toute perquisition soit infructueuse.

Les premiers qui pénétrèrent dans l'église, de grand matin, crièrent au vol, au sacrilège. «On nous a emporté le corps de notre bienheureux père !» En un instant le monastère retentit de pleurs, d'exclamations douloureuses, de sanglots. L'abbé visite toutes les cellules, tous les appartements; examine avec attention les moindres recoins, ouvre tous les meubles; mais, vaines recherches !

Des émissaires sont lancés sur les chemins qui aboutissent à l'abbaye, afin de rejoindre les voleurs. Hélas ! ils ne rencontrent personne.

Les voleurs rusés demeurent encore quelques jours dans la communauté, feignant de compatir à sa désolation, et enfin partent la nuit, en chargeant leur monture du sac qui contenait les saintes reliques et d'autres objets soustraits à la sacristie. Les voilà se dirigeant vers Jési. Arrivés à l'entrée de la ville, ils s'arrêtent à une auberge, enferment dans une chambre leurs précieuses rapines, et s'en vont en ville.

Le fils de l'hôtelier, passant devant cette chambre, aperçoit à travers la serrure et le dessous de la porte une vive clarté.

– Mon père ! mon père ! s'exclame-t-il avec épouvante, le feu est à la maison ! Venez, venez !

A ses cris, le père se précipite, regarde à travers les fissures et voit des flammes rougeâtres s'élever vers le plafond, en crépitant. A grands coups il enfonce la porte; mais, chose étrange, point de vestige de feu, point d'incendie. A terre gisait un sac de toile grossière, qu'il soulève; et quand il y découvre des ossements, une nouvelle terreur s'empare de lui. Il raconte à ses voisins rassemblés la grandeur du miracle, qui provoque une stupéfaction générale.

Cependant les cénobites de la vallée de Castro accourent, et informent l'évêque de tous ces événements. Les voleurs sacrilèges sont appréhendés et avouent leur larcin. Suivi de son clergé et d'une multitude considérable, le prélat se rend à l'auberge et de là fait transporter, avec respect, dans sa cathédrale, les sacrés ossements, qu'il veut absolument garder.

– La Providence, dit-il, les y a conduits, ils doivent y rester.

Tout le peuple jésien est de cet avis.

Grand émoi de l'abbé et des religieux camaldules; ils supplient, ils conjurent; mais leurs prières et leurs supplications ne sont pas écoutées. La cause est soumise au légat du Picenum. Celui-ci, après avoir entendu longuement les deux parties, décide que les saintes reliques seront rendues à ceux qui en ont été frustrés, moins un bras, laissé aux habitants de Jési, bras qui, de nos jours encore, reçoit les hommages de la plus grande vénération.

Heureux de ce dénouement, les religieux de Castro placent leur bien-aimé trésor sur une mule et se mettent en route pour leur monastère, en chantant des cantiques d'action de grâces, accompagnés de leurs frères de Fabriano, que la rumeur publique avait instruits de l'affaire.

Mais, qu'est-ce ? La mule s'arrête et ne veut pas marcher de ce côté. Elle se raidit comme la petite ânesse de Balaam, et refuse tout service. Au contraire, quand on la fait tourner vers Fabriano, elle s'avance d'un pas allègre.

Cet incident curieux suscita une dissension assez vive entre les Camaldules des deux maisons.

– Vous le voyez, disaient ceux de Fabriano, c'est nous qui devons posséder notre père, puisque la mule s'obstine à ne pas vous obéir, et vient gaiement vers Fabriano.

– Ne sommes-nous pas les premiers possesseurs ? répliquaient ceux de la vallée de Castro. Or, c'est du droit : notre saint patriarche est venu terminer sa vie chez nous, pour y reposer après son trépas.

La dispute tendait à s'envenimer, lorsque quelques-uns proposèrent de prendre pour arbitre l'archevêque de Fabriano.

L'archevêque trancha la question en ces termes :

Bandez les yeux à la mule, éloignez-la, en rase campagne, et laissez-la se mouvoir comme bon lui plaira. Évidemment ce sera ici la manifestation de la volonté divine. Retirons-nous tous.

La proposition étant acceptée, la mule, ayant les yeux couverts, fut conduite en plein champ et abandonnée à sa propre volonté. Sans hésiter, elle s'engagea sur le chemin de Fabriano, où le cortège la suivit de loin avec une anxieuse émotion. La nuit se faisait. En ce moment, à la stupéfaction de la cité de Fabriano les cloches de toutes

les églises se mirent en branle, mues par une main invisible. On s'interrogeait dans les rues avec curiosité, lorsque la mule chargée du noble fardeau, traversant la foule agitée, qui s'écartait à son approche, alla droit à la porte claustrale du couvent des Camaldules, la frappa à plusieurs reprises de son pied droit, et s'agenouilla sur le seuil, qui existe encore, attendant qu'on lui ouvrit.

Le portier fort étonné, ne sachant que penser, n'ouvrait pas. Alors la mule se releva refrappa du pied.

Cependant ceux qui l'avaient abandonnée ne tardèrent pas à paraître et à expliquer le mystère. On comprit aussi le miracle de l'agitation des cloches en signe d'allégresse.

Le saint corps fut triomphalement porté dans l'église, éclairée de mille lumières, et provisoirement déposé dans le chœur. Les bons Fabrianiens, ravis du présent inappréciable que le Seigneur leur octroyait, adoptèrent saint Romuald comme patron principal de leur ville. Tous voulurent contribuer à lui édifier un sanctuaire digne de lui.

On creusa derrière le maître-autel une vaste crypte, dans laquelle on descend par un double escalier de marbre. Au milieu est un magnifique tombeau d'albâtre, qui renferme le saint corps, moins la tête, placée à part dans un reliquaire d'or. Au-dessus se dresse une belle statue en marbre blanc, représentant saint Romuald assis, tenant de la main droite le livre des constitutions camaldules, et de la main gauche la crosse abbatiale.